

LES FEMMES DES HOMMES ILLUSTRES.

DEUXIÈME ARTICLE.

LES FEMMES DE DU GUESCLIN.

Selon les anciennes chroniques, la mère de du Guesclin, dans les premiers jours de son mariage, rêva une nuit qu'elle tenait une boîte de bijoux dans laquelle se trouvait le portrait de son mari et le sien. Cette boîte était ornée sur un de ses côtés par une seule pierre, qui semblait un caillou, tant elle était brute; sur l'autre, par trois diamants, trois émeraudes et trois perles. Un ouvrier à qui elle s'adressait pour faire ôter cette pierre brute, lui conseilla au contraire de la conserver précieusement. L'ayant essuyée elle-même, cette pierre devint un diamant si beau, si éclatant, qu'elle n'en avait jamais vu un pareil.

Cette dame avait trop de raison et de sagesse pour attacher quelque importance à son rêve; cependant celui-ci avait quelque chose de mystérieux et de prophétique qui se grava dans sa mémoire.

Peu de temps après, elle mit au monde un fils qui fut nommé Bertrand, puis elle eut plus tard trois fils encore et six filles. Jamais enfant n'eut une humeur si farouche, un caractère si emporté que Bertrand. A peine commença-t-il à marcher, que, toujours le bâton à la main, il frappait sans distinction ceux qui l'approchaient. Son précepteur le quitta rebuté de ne pouvoir adoucir ce caractère féroce. Ses frères, ses sœurs, les domestiques de la maison le redoutaient et ne pouvaient le souffrir.

La dame du Guesclin, désolée et ne pouvant se croire la mère d'un tel enfant, finit

par se persuader qu'il avait été changé par la nourrice, et lui retira sa tendresse.

Il faut dire que du Guesclin était d'une extrême laideur, et mal fait au point de paraître presque difforme. Les sarcasmes auxquels il est probable que cette disgrâce l'exposa de bonne heure, contribuèrent peut-être à irriter la violence de son caractère, que de bons procédés auraient sans doute adouci. Ce qui semble appuyer cette opinion, c'est le changement favorable qui se fit dans l'humeur du jeune Bertrand, après l'incident que nous allons rapporter.

Un jour où, dans un accès de colère, il avait renversé une table servie, sa mère reçut la visite d'une religieuse de ses amies. « C'était la fille d'un médecin juif, fort instruit dans l'astrologie, la cabale, et la divination des Hébreux et des Chaldéens. Il avait enseigné à sa fille une grande partie de sa science et de ses secrets. Elle s'était convertie à la foi catholique, et avait pris l'habit de religieuse dans une maison où la clôture n'était pas un devoir de rigueur. »

Elle aperçut Bertrand, caché dans un coin, et fut frappée de lui trouver dans la physionomie quelque chose de grand et d'heureux. Elle le caressa et lui dit des choses affectueuses; mais croyant qu'elle se moquait de lui, Bertrand leva son bâton pour la frapper, en la menaçant, si elle continuait, de lui casser la tête. La religieuse ne se rebuta point; elle le prit par

MOSAÏQUE.

Étudiez, non pour savoir plus, mais
pour savoir mieux que les autres.

SÈNÈQUE.

Ce qu'il y a de vrai, Michel, c'est que
la destination de l'homme sur la terre est
le travail; son devoir, la modération; sa
justice, la tolérance, l'humanité; son bon-
heur, la médiocrité; sa gloire, la vertu;
et sa récompense, la satisfaction intérieure
d'une bonne conscience.

CHARLES NODIER.

Les souffrances prient.

CHATEAUBRIAND.

Évite de faire trop de fumée en allumant
ton feu; que t'importe que tes voisins con-

naissent le riche éclat de ton foyer, pour
que tu jouisses de sa chaleur.

Maxime arabe.

L'ordre, c'est la justice dont l'homme
trouve les lois gravées au fond de sa con-
science.

La liberté, c'est le droit de faire tout
qui n'est pas contraire au droit d'autrui.

Le progrès, c'est le développement
du pouvoir de la puissance de l'homme sur la
terre, c'est surtout le développement de
la moralité.

TURGOT.

L'humanité est un homme qui applaudit
toujours.

PASCAL.

Honorez votre foi par vos œuvres.
SAINT PAUL.

RÉBUS.



LES FEMMES DES HOMMES ILLUSTRES.

DEUXIÈME ARTICLE.

LES FEMMES DE DU GUESCLIN.

Selon les anciennes chroniques, la mère de du Guesclin, dans les premiers jours de son mariage, rêva une nuit qu'elle tenait une boîte de bijoux dans laquelle se trouvait le portrait de son mari et le sien. Cette boîte était ornée sur un de ses côtés par une seule pierre, qui semblait un cail-lou, tant elle était brute; sur l'autre, par trois diamants, trois émeraudes et trois perles. Un ouvrier à qui elle s'adressait pour faire ôter cette pierre brute, lui conseilla au contraire de la conserver précieusement. L'ayant essuyée elle-même, cette pierre devint un diamant si beau, si éclatant, qu'elle n'en avait jamais vu un pareil.

Cette dame avait trop de raison et de piété pour attacher quelque importance à un rêve; cependant celui-ci avait quelque chose de mystérieux et de prophétique qui le grava dans sa mémoire.

Peu de temps après, elle mit au monde un fils qui fut nommé Bertrand, puis elle eut plus tard trois fils encore et six filles. Jamais enfant n'eut une humeur si farouche, un caractère si emporté que Bertrand. A peine commença-t-il à marcher, que, toujours le bâton à la main, il frappait sans distinction ceux qui l'approchaient. Son précepteur le quitta rebuté de ne pouvoir adoucir ce caractère féroce. Ses frères, ses sœurs, les domestiques de la maison le redoutaient et ne pouvaient le souffrir.

La dame du Guesclin, désolée et ne pouvant se croire la mère d'un tel enfant, finit

par se persuader qu'il avait été changé par la nourrice, et lui retira sa tendresse.

Il faut dire que du Guesclin était d'une extrême laideur, et mal fait au point de paraître presque difforme. Les sarcasmes auxquels il est probable que cette disgrâce l'exposa de bonne heure, contribuèrent peut-être à irriter la violence de son caractère, que de bons procédés auraient sans doute adouci. Ce qui semble appuyer cette opinion, c'est le changement favorable qui se fit dans l'humeur du jeune Bertrand, après l'incident que nous allons rapporter.

Un jour où, dans un accès de colère, il avait renversé une table servie, sa mère reçut la visite d'une religieuse de ses amies. « C'était la fille d'un médecin juif, fort instruit dans l'astrologie, la cabale, et la divination des Hébreux et des Chaldéens. Il avait enseigné à sa fille une grande partie de sa science et de ses secrets. Elle s'était convertie à la foi catholique, et avait pris l'habit de religieuse dans une maison où la clôture n'était pas un devoir de rigueur. »

Elle aperçut Bertrand, caché dans un coin, et fut frappée de lui trouver dans la physionomie quelque chose de grand et d'heureux. Elle le caressa et lui dit des choses affectueuses; mais croyant qu'elle se moquait de lui, Bertrand leva son bâton pour la frapper, en la menaçant, si elle continuait, de lui casser la tête. La religieuse ne se rebuta point; elle le prit par

la main pour le considérer avec plus d'attention, et lui prédit qu'il serait l'appui de ses frères et sœurs, le plus grand homme du royaume, le plus vaillant capitaine et le plus redoutable chevalier de la chrétienté. La dame du Guesclin, étonnée, raconta alors à la religieuse le songe dont nous avons parlé. Celle-ci n'hésita pas à en donner l'explication suivante : « La boîte où était votre portrait et celui de votre mari signifie votre maison et votre famille; les pierreries qu'elle contenait, vos enfants. Les trois petits diamants sont trois de vos fils; les trois émeraudes représentent celles de vos filles qui se marieront; les trois perles celles qui garderont le célibat; mais ce grand diamant, qui de brut qu'il était est devenu si éclatant, désigne infailliblement votre fils aîné, qui élèvera votre maison au rang des plus illustres, par la gloire qu'il doit acquérir. »

Cette prédiction n'obtint aucune croyance de la part des auditeurs; mais le jeune Bertrand en fut sans doute frappé, et se promit de travailler à l'accomplir; car dès le lendemain il fit un acte de courtoisie dont on ne l'aurait pas jugé capable. La religieuse dînait au château; on apporta un paon : c'était alors une nourriture recherchée. Bertrand quitta précipitamment sa place, prit le plat, et vint le présenter à la religieuse, avec une aménité pour lui toute nouvelle, la priant de lui pardonner ce qu'il lui avait dit de désobligeant la veille; ensuite il alla au buffet, fit verser du vin dans une coupe, la lui apporta, et la pria de le boire pour l'amour de lui, en l'assurant qu'à l'avenir il se comporterait à la satisfaction de tout le monde.

En effet, dès ce jour il devint un autre enfant; un nouveau caractère se manifesta en lui; il se montra doux, docile, prévenant avec ceux mêmes qui l'avaient offensé; enfin, on sait que toute sa vie fut une réalisation et peut-être un résultat des prédictions de la religieuse.

Du Guesclin épousa la fille de Robert

Ragnenel, vicomte de Bellièvre. Cette demoiselle se nommait Tiphaine; elle était gracieuse, spirituelle et docte comme on l'était dans ce siècle, « c'est-à-dire qu'elle » savait si bien l'astrologie, science alors » fort à la mode, que ses pronostics étaient » regardés comme des oracles, et lui avaient » acquis le nom de Tiphaine la fée. »

Quelque temps avant son mariage, cette réputation de connaître l'avenir servit à Tiphaine pour rassurer toute la population de Dinan, alarmée de savoir du Guesclin, son défenseur, engagé dans un duel avec un Anglais. La prétendue fée entendant la rumeur qui régnait dans la ville, sortit de chez elle, et se trouva à l'instant environnée de curieux auxquels elle fit signe de l'écouter. Alors elle leur dit de ne rien craindre, et que du Guesclin sortirait victorieux du combat. A ce peu de mots, la joie succéda à la douleur, et l'espérance devint générale. Un jeune gentilhomme de la compagnie de Bertrand, qui aimait tendrement son capitaine, courut l'instruire de cet horoscope, et lui dire que sur la parole de la belle Tiphaine, il pouvait combattre avec la certitude de vaincre. Du Guesclin, cette fois, ne fit que rire de la prédiction; mais peu de temps après on le maria à la prophétesse dont les augures lui avaient été si favorables.

Ce mariage, qui fut très-heureux, donna lieu aux Anglais d'accuser Bertrand d'être devenu un gentilhomme casanier, et de négliger ses devoirs de capitaine. Un combat s'en suivit, dans lequel l'Anglais qui avait porté cette insulte, et qui s'appelait Felletton, resta au pouvoir de du Guesclin. Bientôt il paya sa rançon et recouvra sa liberté. Mais il avait abusé de celle qu'on lui laissait tandis qu'il était prisonnier sur parole dans le château de du Guesclin, et si celui-ci n'eût pas eu une sœur d'un courage extraordinaire, son château aurait été pris. Voici comment. Felletton courait la campagne, rançonnant ou pillant partout où il passait. Du Guesclin le rencontra

à trois lieues de Pontorson, le battit et le prit encore une fois. Quand il revint chez lui avec son captif, Tiphaine accourut à sa rencontre; alors apercevant Felleton, elle lui dit ironiquement : « En vérité, brave Felleton, c'est trop pour un homme tel que vous d'être battu en douze heures une fois parla sœur, une fois par le frère ! » Bertrand ne comprenant rien à ce discours, elle ajouta : « La nuit dernière, votre sœur Julienne, la religieuse, étant couchée auprès de moi, a été divinement avertie en songe d'un grand danger qui nous menaçait; elle s'est éveillée en sursaut, a pris des armes, et courant l'épée à la main vers l'endroit qui lui avait été désigné dans son rêve, elle a trouvé une échelle dressée contre la fenêtre de la chambre de mes femmes, et les Anglais déjà presque au haut; alors secouant l'échelle elles les a renversés, trois d'entre eux se sont tués en tombant: tout le monde s'est éveillé dans le manoir, et nous avons été sauvés. C'est le seigneur Felleton et sa troupe qui avaient fait cette tentative, renversée par la miraculeuse protection du ciel. »

Du Guesclin indigné dit à Felleton : « Je me doute que vous avez corrompu quelqu'un de la maison pour favoriser par une trahison un projet si odieux. » Malgré les négations de l'Anglais, on fit une enquête, et Bertrand ayant trouvé que deux femmes de chambre étaient coupables du crime qu'il avait soupçonné, il se rendit militairement justice à lui-même, les fit lier ensemble dans un sac et jeter à la rivière; ce qui était le supplice des femmes avant Charles VII.

A quelque temps de là, du Guesclin éprouva réellement la tentation de se retirer chez lui pour y jouir du repos; mais Tiphaine l'en dissuada. « Ce n'est pas encore le moment, lui dit-elle; le ciel, en vous donnant de si grands talents, vous a fait un devoir de les employer. A peine êtes-vous au milieu de la carrière que vous devez fournir et que la Providence vous a

imposée. Vous connaissez toute mon affection, et avec quel plaisir je vous verrais rester ici; mais il ne me conviendrait pas en vous retenant de vous priver des honneurs qui vous attendent. » Alors elle tira de sa poche des tablettes précieuses, et les lui présentant, elle ajouta : « Tout ce que je viens de vous dire, je l'ai lu dans le grand livre du ciel. Prenez ces tablettes où sont tracées mes observations; vous y trouverez aussi quelques conseils qui pourront vous être utiles dans les jours malheureux. » Du Guesclin reçut le présent de bonne grâce, remercia sa dame de ses bons avis, et lui répondit que sa destinée était dans les mains de la Providence, qui disposerait de lui à son gré.

Se trouvant à son tour prisonnier des Anglais, Bertrand fixa sa rançon à 70,000 florins, et vint chez lui pour recueillir la somme dont il avait besoin. De son premier voyage en Espagne, il avait rapporté 100,000 livres; il les demanda à sa femme, qui lui dit de ne plus compter ni sur son argent d'Espagne, ni sur les revenus de leurs terres, ni sur ses pierreries, bagues et bijoux à elle-même. « J'ai, dit-elle, employé ou engagé tout cela pour secourir les pauvres gentilshommes qui ont servi sous vous, en payant la rançon de ceux-ci, remettant ceux-là en équipages, récompensant les autres, enfin en vous acquérant le plus de braves gens que j'ai pu. » Du Guesclin, enchanté qu'elle eût agi de son côté comme il avait agi du sien, s'écria : « Ce que vous avez fait, non-seulement me procurera plus de gloire par la valeur des braves gens que vous m'avez attachés, mais j'espère encore acquérir plus de biens que vous n'en avez dépensé. »

Quand du Guesclin perdit une femme d'une humeur si conforme à la sienne, son affliction fut profonde. Cependant, comme il n'avait point eu d'enfants, il se laissa persuader par ses amis de contracter un second mariage. Jeanne de Laval, fille du seigneur de Châtillon, devint son épouse.

Les historiens ne disent rien de cette dame, sinon qu'elle aussi était digne de du Guesclin.

Comme notre but en parlant des épouses et des parentes des personnages célèbres est surtout de faire connaître quelle était, à l'époque où ils ont vécu, la place occupée par les femmes dans la société, et le genre de vie qui leur était permis, nous allons raconter encore une anecdote, dont l'héroïne, à la vérité, n'était pas de la famille de l'illustre connétable, mais qui se trouva en rapport avec lui dans une circonstance singulière.

« Du Guesclin assiégeait Fontenay-le-Comte, place alors très-forte et très-considérable. Le gouverneur, Jean de Harpedanne, alors absent, avait laissé la ville en garde à sa femme. Cette vaillante dame était déterminée à se défendre, et son exemple inspirait du courage à tout le monde.

» Le connétable, s'étant présenté devant la porte, fit appeler le gouverneur; la dame parut au haut des murailles, jeune, belle, et armée de toutes pièces. Du Guesclin, surpris de sa grâce, écouta avec respect le discours qu'elle lui tint : « Voici, pour vous, lui dit-elle, une guerre d'un genre tout nouveau : vous avez jusqu'ici triomphé de nombre de vaillants hommes, et vous allez essayer de vaincre une femme. Je n'ignore point que vous réunissez dans votre personne le mérite des plus fameux héros de l'antiquité; mais quels que soient les avantages dont vous brillez, loin de m'effrayer, ils ne servent au contraire qu'à m'inspirer le désir de résister courageusement à un guerrier tel que vous, et de l'obliger à renoncer à son entreprise sur la place que je commande. »

» Le connétable lui répondit qu'il n'avait jamais eu et n'aurait jamais un

» avantage plus glorieux que celui de combattre une si belle et si vaillante ennemie, mais que la justice de la cause pour laquelle il combattait lui donnait lieu d'espérer un succès tout autre que celui dont elle se flattait; qu'en la priant de lui remettre la ville de Fontenay, il ne lui demandait que la restitution d'une place qui appartenait au roi de France. Il finit en lui promettant tous les avantages qu'elle désirerait. La dame répondit avec fermeté : « Je ne veux d'autre avantage que celui de conserver cette ville; il y va de ma gloire. »

« Du Guesclin la quitta avec le regret de se voir obligé de traiter en ennemie une femme si estimable. Il disposa tout pour l'assaut, qui fut si bien soutenu, que les Français ne purent gagner le haut des murailles. Le connétable ne fut point fâché de cette résistance : il souhaitait d'avoir la ville par capitulation, afin de ne pas exposer la belle amazone qui la commandait à la fureur et à l'insolence du soldat. Enfin, les Anglais qui étaient dans la place, remontrèrent à la gouvernante qu'elle avait fait une assez belle défense, qu'elle devait épargner le sang des troupes, et préserver elle et ses enfants des malheurs d'un assaut. La dame se rendit à ces raisons, et envoya un héraut au connétable, sans lui envoyer d'articles de capitulation, se fiant à sa générosité. Du Guesclin décida qu'elle sortirait avec tout ce qu'il lui plairait d'emporter, et qu'on la conduirait en toute sûreté où elle voudrait aller. Alors la gouvernante parut avec ses troupes, auxquelles du Guesclin dit : « Vous devez bien remercier cette dame des conditions si douces que je vous ai accordées à sa seule considération. »

M^{me} E. SURVILLY.

BIBLIOGRAPHIE.

L'Herbier des demoiselles, ou traité complet de la botanique, présentée sous une forme nouvelle et spéciale ; ouvrage orné de planches coloriées et illustré de jolies vignettes, par M. Édouard Audouit ; chez A. Allouard, libraire-éditeur-commissionnaire, 10, rue de Seine Saint-Germain.

Déjà, mesdemoiselles, un article inséré dans votre journal vous a fait apprécier le mérite de l'ouvrage de M. Audouit, que nous allons aujourd'hui parcourir de nouveau avec vous. L'étude de la botanique offre d'autant plus d'attraits qu'elle réunit l'utilité à l'agrément ; on en trouve la preuve presque à chaque page de la seconde partie de ce livre, qui vous est particulièrement destiné. Cette seconde partie contient : la description des plantes les plus utiles, leurs usages dans les arts et l'économie domestique, ainsi que les souvenirs historiques ou fabuleux qui y sont attachés.

A propos du *caféier*, M. Audouit nous apprend que cet arbre est originaire de l'Éthiopie et non pas de l'Arabie comme on l'a prétendu. Les Arabes n'ont fait, dit-il, que généraliser sa culture, et faciliter son exportation sur différents points du globe.

Après les Arabes ce sont les Orientaux, les Égyptiens, les Perses, les Turcs, les Hollandais et les Italiens, qui cultivèrent et firent usage du café, dont les fruits ne forent introduits en France que vers l'année 1669. A cette époque, il n'y avait que les gens riches qui pussent s'en procurer ; car la livre se vendait de 120 à 140 francs. Mais cette cherté diminua bientôt, et le nombre des consommateurs s'accrut en proportion.

« L'habitude du café devint plus grande encore soixante-dix années plus tard, lorsque Louis XIV eut fait transporter à la Martinique deux ou trois pieds de caféier qu'il avait reçus de Resson, consul de France en Hollande, et qui réussirent à merveille. Le café se propagea dans toutes nos possessions des Antilles, de la Guyane, etc., et, n'étant plus dès lors tributaires des étrangers, nos commerçants purent nous le fournir à un prix modéré.

» L'usage du café est-il utile ? est-il nuisible ? Beaucoup de controverses ont eu lieu à ce sujet, sans que rien ait été décidé d'une manière absolue. Les partisans du café voyaient en lui ce divin nectar rêvé par les poètes. C'était une panacée universelle qui facilitait les fonctions de l'estomac, chassait les idées les plus sombres, épurait l'esprit et rendait le goût plus délicat. Selon les détracteurs du café, toute vie sérieuse, calme et positive allait disparaître et faire place à une existence factice, chimérique, extravagante... en un mot, cette boisson allait changer la forme et l'originalité du caractère national.

» Dans ces opinions si diverses il y a de l'exagération et du vrai : on ne peut refuser au café la propriété de combattre l'espace de torpeur qui résulte d'un repas trop copieux. Il fait naître l'enjouement et rend l'esprit plus subtil. Mais la surexcitation qu'il cause exerce une influence fâcheuse sur la santé de quelques personnes, et s'il en est qui le supportent impunément, il en est d'autres qui finissent par en éprouver un véritable état maladif. Beaucoup d'affections nerveuses n'ont pas eu d'autre origine. Cela doit suffire pour engager à user très-modérément du café et peut-être

les jeunes personnes doivent elles complètement s'en abstenir. »

Chaque année on déplore les cruels accidents causés par des champignons cueillis dans les bois. Il faut les attribuer à la persuasion qu'ont beaucoup de gens, qu'il est facile de distinguer les champignons vénéneux de ceux qui sont bons à manger. Rien n'est plus faux. On ne connaît pas de caractères positifs qui puissent servir à distinguer nos bons d'avec nos mauvais champignons. On a seulement remarqué que les mauvais croissent ordinairement dans les lieux humides et sur les matières en décomposition, que leur *chair* est aqueuse et mollasse, leur odeur désagréable, leur couleur rouge ou livide. Les bons champignons habitent de préférence les lieux peu couverts, les friches et les bruyères. Leur *chair* est ferme, leur odeur est celle des roses, des amandes amères, ou se rapproche de celle de la farine fraîchement moulue; leur couleur rosée ou violacée ne change point quand on les entame, ce qui a lieu dans les vénéneux; leur saveur, enfin, peut être comparée à celle de la noisette. Il est prudent, lorsque l'on n'est pas certain de la bonté d'un champignon, de le laisser quelques heures dans le vinaigre, qui a la propriété de s'emparer des substances délétères; mais il est plus prudent encore d'être très-circonspect sur l'usage des champignons. Mieux vaut renoncer à des jouissances gastronomiques que de compromettre son existence.

M. Audouit engage à suivre aussi ce sage conseil relativement aux feuilles et aux baies de la *morelle noire*. Cette plante croît sur le bord des routes et se cultive dans quelques jardins. Ses fleurs sont petites et blanches, ses baies, d'abord vertes, deviennent rouges, puis noires, et ressemblent alors à du cassis. On n'est pas encore bien fixé sur les propriétés vénéneuses de cette plante, mais en attendant une certitude, renonçons à en faire usage.

La *clématite blanche*, *herbe aux gueux*,

offre une particularité remarquable. Cet arbrisseau contient un suc corrosif qui, pris à l'intérieur, causerait la mort, et qui, appliqué sur la peau, détermine une vésication suivie bientôt d'un large ulcère. Certains mendiants exploitent cette propriété de la clématite pour simuler des infirmités, afin d'exciter la compassion du public. C'est de là que lui vient son nom vulgaire d'*herbe aux gueux*.

La racine de *garance*, qui fournit aux arts deux matières colorantes, l'une jaune et l'autre rouge, dont se servent chaque jour les peintres et les teinturiers, a en outre la singulière propriété de teindre en rose les os des animaux que l'on en nourrit pendant un certain temps. C'est une expérience facile à faire sur des poulets, des pigeons et autres volatiles.

En parlant du *narcisse des poètes*, fleur blanche d'un odeur très-suave, M. Audouit rapporte que cette jolie plante a été célébrée par des poètes, et entre autres par le père Sautel, qui n'a point oublié de faire ressortir le sens moral que contenait la fiction mythologique; aussi, après avoir dit en gracieux distiques latins comment le jeune Narcisse, en se mirant dans une fontaine, devint tellement épris de ses charmes, qu'il en mourut, et qu'Apollon le métamorphosa en une fleur à laquelle il donna le nom de narcisse, le père Sautel ajoute ce petit précepte, qui était apparemment applicable de son temps :

« Toi qui, brillante de toute la fraîcheur
» de la jeunesse, aimes à interroger ton
» miroir, ah ! garde-toi de trop compter
» sur ton éclat périssable ! bientôt le temps
» ternira les roses de ton visage ; la beauté
» est fugitive, c'est une fleur passagère que
» le matin voit naître et que le soir voit
» mourir ; heureuse encore lorsque l'orage
» ne la renverse pas dès le milieu du jour !
» Songe que la vertu est préférable aux
» attraits, et que les ornements du corps
» ne sont rien auprès de ceux de l'esprit. »

Le *cerisier* a fourni à M. Audouit l'oc-

casion de rapporter une anecdote intéressante. « Autrefois la ville de Hambourg » célébrait une fête que l'on nommait *Fête des cerises*, et dont voici l'origine : En 1432, les Hussites menaçant de détruire » cette ville, un bourgeois nommé Wolf » proposa d'envoyer à Procope Nasus, le » chef des assaillants, une députation composée d'enfants de sept à quatorze ans, » recouverts de draps mortuaires. Nasus, » touché de cette ambassade, embrassa les » jeunes députés, les régala de cerises et » fit grâce aux Hambourgeois, qui, en » commémoration de cet épisode, insti-

» tuèrent une fête anniversaire durant laquelle on s'offrait mutuellement des cerises en se donnant le baiser de paix. »

Suivant quelques auteurs ce serait Lucullus qui aurait apporté le *cerisier* du Pont, à Rome, vers l'année 680, après la défaite de Mithridate ; d'autres pensent que cet arbre est indigène de l'Europe, et que Lucullus n'en apporta d'Asie qu'une variété.

Nous reviendrons, mesdemoiselles, à la lecture de ce livre curieux et intéressant, dans lequel M. Audouin a su marier avec bonheur la science à l'agrément et à l'utilité.

EDMÉE DE SYVA.

LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE.

DAS SCHLOSS AHRENS.

« Vor alter Zeit, sagte mir ein junger Bauer des Dorfes Rothembourg, zwischen Linz und Prag, ist ein berühmter General Namens Ahrens gewesen, der stand mit seinem Heer bey der Heide, und als sie einmal einen langen Marsch gemacht hatten, legte er sich hin, um zu schlafen, und sagte wer ihn wecken würde, dem wolle er den Kopf abschlagen. Als er nun lag und schlief, da kamen die Feinde. Aber seine Begleiter fürchteten dass er nicht mehr zur rechten Zeit erwachen möchte, wollten ihn aber gleich wohl aus Furcht nicht wecken.

Da warfen sie endlich seinen Hund auf ihn, und sogleich sprang er auf und schlug dem Hunde den Kopf ab.

Wie er aber die Feinde heraufziehen sah verzweifelte er am Siege und rief, indem er mit seinem Saebel in einen dabei liegenden Stein hieb : Ich binn bestraft von meinem Schwur und ich bin unglücklich von meiner Grausamkeit : « So wenig als dieser Stein zu Butter wird, dasz mein Saebel ihn zerschneidet, so wenig können wir siegen. »

Aber Gott hatte ihm verzeiht, der Stein wurde weich und der Saebel schnitt einen tiefen Spalt hinein. »

Nach der Schlacht liesz er erbauen an diesem Ort, das Schloss welches Sie sehen.

Da setzte er sich zu Rosz und gewann die Schlacht. Nach dieser Erzählung zeigte mir der junge Bauer an dem Hauptgange einen Stein auf welchem die Wapen Ahrens sich befinden und er sagte mir dasz es derselbe war, von welchem er mir die Geschichte erzehlt hatte.

LE CHATEAU DE AHRENS.

« Il y a bien longtemps de cela, me disait un jeune paysan du petit village de Rothembourg, sur la route de Linz à Prague, un vaillant général passait avec ses gens d'armes près de cette bruyère, et comme ils avaient fait une longue marche, le général s'arrêta pour y dormir en disant qu'il fendrait la tête à celui qui oserait le réveiller. Tandis qu'il était endormi, l'ennemi apparut ; les gens d'armes désespéraient de voir leur général s'éveiller à temps, et cependant la crainte de l'éveiller les retenait.

Enfin ils prirent son chien et le jetèrent sur lui ; le dormeur fit un bond, puis, sans pitié pour la pauvre bête, il lui coupala la tête d'un coup de sabre.

Aussitôt, apercevant l'ennemi qui s'avancait, le général s'écria : « Ah ! je suis puni de mon serment, et je me repens de ma cruauté..... Maintenant, ajouta-t-il, frappant sur une pierre avec son arme, nous ne pourrons pas plus vaincre que je ne puis couper cette pierre... »

Mais Dieu avait pardonné au repentir, la pierre était devenue molle, et le sabre y fit une profonde entaille. Aussitôt le général monta à cheval et fut en effet le vainqueur.

Après la bataille, il fit bâtir en ce même endroit le château que vous voyez.

En terminant sa narration le jeune paysan me fit remarquer à la porte principale une pierre sur laquelle on voyait encore les armoiries des seigneurs de Ahrens, et il m'assura que c'était la même pierre dont il venait de me raconter l'histoire.

C. VIEL.

LE TESTAMENT.

SCÈNES D'INTÉRIEUR.

I.

Parmi toutes les villes des Pays-Bas, Anvers est certainement une des plus belles et des plus nobles ; nous l'appellerions volontiers la *gothique* et l'*espagnole*, si l'on n'avait pas abusé de ces épithètes ; mais, flamande ou castillane, elle n'en est pas moins superbe et fière, couchée au bord de son fleuve aux eaux rapides, et élevant dans les nues le faisceau de ses tours. Elle offre un double caractère distinct et remarquable : sur le port, elle est toute activité et bruit ; dans les rues, sur les places publiques, elle est sérieuse et calme. Consacrée à deux cultes, le négoce et les arts, elle conserve les traditions de la vieille *hanse* allemande et celles des Rubens et des Van-Dyck, et ses habitants sont organisés de telle sorte, que l'exposition d'une toile nouvelle les émeut autant que l'arrivée d'un trois-mâts chargé des trésors des Indes. Les petits enfants y connaissent Java et Manille, mais ils connaissent aussi et montrent avec orgueil la maison où vécut Rubens et les églises où vivent toujours les œuvres de ce pinceau immortel. Les tableaux, les statues, les médailles, les précieux manuscrits sont un héritage de famille, dans cette Florence des Pays-Bas ; les collections s'y transmettent, en s'enrichissant, de race en race, et nous pourrions nommer mainte famille, qui, par insouciance ou par austérité de principes, a renoncé à tout luxe personnel, mais qui garde dans un modeste salon des chefs-d'œuvre de Teniers ou de Van-Dyck, qui suspend au chevet d'une humble couche un Christ de Duquesnoy, et qui révèle à

quelques rares élus, admis dans le sanctuaire, des collections d'une richesse inouïe, amassées par le goût patient de plusieurs générations. La vie, dans cette ville sévère, a une noblesse calme, que l'envie de paraître ne dérange jamais, et les artisans eux-mêmes semblent participer à la dignité dont sont empreints les hommes et les monuments. Celles de nos lectrices qui connaissent Anvers nous pardonneront cette digression ; puissions-nous donner aux autres l'envie d'en vérifier l'exactitude !

Nous devons, en commençant cette histoire, rétrograder et nous transporter en l'année 1619, alors que le cardinal-infant gouvernait les Pays-Bas. La soirée du 31 décembre était déjà avancée ; la neige qui tombait, épaisse et lente, n'était plus affaissée que sous les pieds de quelques buveurs attardés ; toutes les maisons étaient fermées et les lampes qui brûlaient au coin des rues, devant les images de la Sainte-Vierge, brillaient seules dans l'obscurité ; la voix du Veilleur, qui annonçait les heures, du haut de la tour Notre-Dame, troublait seule le silence. Onze heures venaient de sonner aux églises des paroisses et des monastères, et le calme nocturne devenait de plus en plus profond. Cependant, on veillait encore dans un des beaux hôtels de la place de Meirs, et le passant aurait pu distinguer une faible lueur perçant à travers les volets du rez-de-chaussée. Cet hôtel était celui de messire Tillegem, conseiller à la cour souveraine de Brabant, et revêtu en outre de toutes les dignités municipales que les Flamands nobles partageaient avec les bourgeois et les riches marchands. Quoique le couvre-feu fût sonné depuis longtemps, le vieux ma-

gistrat n'avait pas encore cherché le repos; il restait assis auprès du feu, dans une chambre riche et sombre. Il n'était pas seul : de l'autre côté de la table massive était placée une jeune fille qui, le front penché, les yeux baissés, semblait lire attentivement dans un gros volume. Un regard observateur eût découvert en elle une préoccupation inquiète; ses doigts ne tournaient pas les feuillets du livre, ses yeux ne suivaient pas les lignes, mais, de temps en temps, se levant avec timidité, ils interrogeaient le front du vieillard. Celui-ci, sévère, soucieux, regardait les tisons qui se consumaient dans l'âtre, prêtait l'oreille aux bruits étouffés de la rue, et donnait des marques visibles d'une violente impatience.

« Onze heures ! s'écria-t-il enfin, c'est trop ! j'ai été trop bon pour ce fils mal obéissant !

— Mon père, j'entends des pas ! dit Ludovise, dont les membres étaient agités par un tremblement nerveux. C'est Georges ! Le voilà ! »

Un coup de marteau fit retentir le vestibule. Plusieurs portes s'ouvrirent; on entendit la voix d'un domestique qui disait :

« Monsieur le conseiller vous attend et désire vous parler, monsieur Georges. »

La porte du salon fut poussée; on vit dans l'antichambre plusieurs vieux serviteurs, à l'air triste et inquiet, et un jeune homme entra, avec un maintien où la hardiesse naturelle se mêlait à l'embarras du moment. C'était un beau cavalier, de noble tournure et à qui le costume pittoresque de l'époque seyait à merveille. Mais une expression étrange, indéfinissable, défigurait ce beau visage; un désordre visible souillait ces vêtements riches et gracieux; les vices et les passions avaient déjà enlacé dans leurs filets ce rejeton d'une famille plus illustre encore par ses vertus que par ses honneurs : tout était beau en lui, mais tout était dégradé.

« D'où venez-vous, monsieur ? » dit le

vieux magistrat en attachant sur son fils un regard perçant et sévère.

Le jeune homme balbutia.

« Vous n'êtes pas en état de me répondre. Honte sur vous ! Retirez-vous... Je vous parlerai demain. »

Georges n'ajouta pas un mot et il sortit. Ludovise pleurait.

Son père la regarda, et lui posant la main sur la tête avec affection, il dit :

« Que Dieu et les saints anges soient avec toi !... Va, ma fille, va en paix.

— Et Georges ? cher père.

— Pas un mot !... Prie Dieu pour lui. »

Le lendemain, dès huit heures du matin, Ludovise attendait déjà devant la chambre de son père, et tournait souvent la tête vers le long corridor qui aboutissait à l'appartement de Georges. Celui-ci parut enfin, pâle, mais calme et grave; ses vêtements étaient disposés avec soin, et leur couleur foncée annonçait la profession austère à laquelle le jeune homme se destinait. Sa sœur lui tendit la main avec amitié et dit à voix basse :

« Entrons, mon père est réveillé. »

Et tournant ses yeux vers le ciel, elle ajouta mentalement :

« Sainte vierge Marie, priez pour nous ! »

Messire de Tillegem reçut avec bonté les vœux et les caresses de sa fille; mais lorsque son fils, à son tour, s'agenouilla devant lui, en disant : « Mon père ! donnez-moi votre bénédiction ! » le sévère vieillard repartit vivement :

« Est-ce au nom de votre obéissance que vous la demandez, monsieur ?

— Mon père...

— Répondez-moi : Où avez-vous passé la soirée d'hier ? Au cabaret !

— Non, mon père, je n'ai pas quitté l'atelier de Brauwere (1), et Franz Hals nous a tenu compagnie.

(1) Brauwere était un excellent peintre de genre, aussi connu malheureusement par ses excès que par ses talents.

— Sans compter les coupes et les flacons, j'imagine? Vous semblez de plus en plus vous plaire à me braver; car vous n'ignorez pas qu'entre toutes les sociétés indignes de votre rang et de votre fortune, je vous avais défendu surtout celle de ces peintres, de ces artistes, tels que Brauwere et Franz Hals, qui étouffent dans la boue des plaisirs ignobles le génie dont le ciel les dota. Le saviez-vous, oui ou non? Si vous aimez les arts, recherchez Rubens, aussi noble de cœur que de talent et de naissance; allez voir dans sa pauvre cellule le frère Snyders (1), aussi saint religieux que grand artiste; mais Brauwere, mais Franz Hals! Vous traînez à la fois dans la fange le nom de vos ancêtres et la toge que vous devez porter un jour!

— En recherchant ces artistes, mon père, je ne voulais goûter qu'un instant de plaisir...

— L'arbre des plaisirs défendus, monsieur, n'a jamais porté d'autres fruits que la honte!.... Songez-y bien! une nouvelle année commence; mais, pour vous, c'est la dernière année d'indulgence, la dernière année de tendresse paternelle... Je vous l'accorde, comme une épreuve.

— Mon père! s'écria Ludovise d'un ton gracieux et presque enjoué, quoique son cœur fût navré, mon bon père! que cette année ne commence pas au moins pour mon frère sans que vous l'ayiez béni!

— Oui, mon père, dit Georges, pardonnez-moi mes folies et bénissez-moi!

— Cher père, comment voulez-vous que ce pauvre Georges s'amende, si Dieu, ma bonne mère qui est au ciel, et vous, ne l'encouragez!

— Mon père! ajouta le jeune homme d'un ton suppliant.

— Eh bien! oui, je vous bénis encore une fois, et puisse ma bénédiction rendre votre âme féconde en vertus! La paix soit

avec vous, Georges! Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit!... Amen!

Une heure après cette conversation, pendant que messire de Tillegem recevait la visite du bourgmestre Rockox, son vieil ami, le frère et la sœur se promenaient dans une longue galerie, dont les murailles étaient ornées des portraits des seigneurs de Tillegem. Ces toiles, qu'elles fussent grossièrement esquissées par un pinceau barbare, ou qu'elles portassent la signature des Metzys, des Otto Venius ou des Jordaens (1), avaient toutes entre elles un air de famille, et la ressemblance héréditaire, prolongée à travers tant de siècles, se reflétait encore sur le front des deux enfants.

Georges parlait avec animation.

« Non, disait-il, je ne saurais être heureux ici; tout m'ennuie, me glace, me déplaît.

— Quoi! la maison de notre père!...

— Oh! ma sœur, pour toi, elle est un paradis; pour moi, c'est une prison! J'y suis dominé sans cesse par une volonté impérieuse, enchaîné à un travail que je déteste, destiné à un avenir qui me révolte!

— Mais tu sais que dans notre famille...

— Oui, oui, répondit Georges ironiquement, l'aîné est toujours de robe, et le cadet d'église! Le prudent arrangement!

— Mais n'est-ce pas une noble destinée? Regarde, cher frère, les portraits de nos aïeux; leur exemple prouve que la toge qui t'est destinée suffit à une légitime ambition! Voilà Jean de Tillegem, chancelier de Brabant, qui porta au roi Philippe II, au danger de sa vie, les remontrances et les plaintes de ses sujets. Voilà Philippe, notre aïeul, qui fut massacré par les calvinistes, en haine de la vraie foi. Voilà, dans des temps plus reculés, Nicolas

(1) Metzys, peintre du seizième siècle. Otto Venius, maître de Rubens. Jordaens, peintre d'histoire.

(4) Peintre de fleurs et jésuite.

de Tillegheem, le conseiller, l'ami, le bras droit de Jean IV, le puissant duc de Brabant. Voici Pierre, abbé de Saint-Michel ; il est mort en odeur de sainteté ; et des prodiges se sont accomplis à son tombeau !

— Ma sœur, tu ne me comprends pas ! Ce n'est pas cette gloire paisible que je désire. Si mon cœur bat si fort, ce n'est pas pour l'étouffer sous une robe noire ou rouge, et ce n'est pas la toque entourée d'hermine qui donnera le repos à mon front. Il me faut autre chose : l'air, les voyages, la guerre ! Le cabinet garni de livres et de parchemins, où mon père veut que je m'enferme, est un sépulcre, la vie est ailleurs ! Il me faut la mer et les grands espaces, les Indes avec leurs forêts et leurs trésors ! J'étouffe dans cette vieille maison, je me meurs sous cette austère tutelle ! et si quelquefois je demande aux plaisirs grossiers, aux sociétés vulgaires, quelques moments d'illusions et d'oubli, c'est pour rêver que je suis libre, c'est pour oublier que je suis enchaîné !

— O mon frère ! je t'en conjure, chasse ces idées fatales... La liberté réelle, disait notre mère, est dans l'âme : qui domine ses passions est toujours libre ; celui qui les subit est esclave, même sur le trône ! Mon bon Georges, obéis à notre mère, afin que les promesses que Dieu fait aux enfants soumis s'accomplissent sur toi.

— J'essaierai, mais...

— Pas un mot de plus ! Je prierai pour toi la sainte Vierge, et notre pauvre mère ! »

LA FIN DE L'ANNÉE.

II.

Cette année commencée sous de si mauvais auspices, s'écoula triste et rapide comme un torrent qui désole ses rives et emporte l'espérance des moissons et des vergers. Georges montra parfois quelques vellétés d'étude et de goûts sérieux, mais bientôt l'ardeur fiévreuse de son âme l'emportait de nouveau loin de la

maison paternelle, et les plaisirs de ses jours se prolongeaient jusqu'au milieu des nuits. Alors, Ludovise veillait ; elle attendait, inquiète, le retour de son frère ; elle essayait de faire passer dans le cœur du jeune homme un peu de tendresse, un peu de repentir... gouttes d'huile qui devaient apaiser au matin la colère du seigneur de Tillegheem. Celui-ci, irrité par les folies d'un fils autrefois si chèrement aimé, sentait chaque jour les glaces de la désaffection s'accumuler autour de son cœur... Un orage couvait entre ces deux êtres que la nature avait unis, et que les passions divisaient ; Georges s'abandonnait de plus en plus à leur cours, et le vieillard se retranchait de plus en plus dans cette autorité paternelle dont le jeune homme bravait la sévérité. L'année touchait à sa fin, mais avant qu'elle ne fût expirée, le malheur, depuis longtemps pressenti, avait éclaté. Un soir, Georges, attendu par sa sœur avec angoisse, par son père avec une sombre impatience, n'était pas revenu... une lettre fut remise au vieux magistrat... elle était de la main de son fils. Il disait qu'ayant des droits que l'âge lui accordait, il quittait la maison paternelle, qu'il abandonnait la carrière qu'on lui avait imposée, et qu'il voulait tenter la fortune dans la voie où son inclination l'appelait. Il sollicitait brièvement le pardon de son père et l'amitié de Ludovise. Cette lettre jeta dans la maison une morne tristesse ; mais lorsque peu de jours après un procureur vint, au nom de Georges de Tillegheem, réclamer sa part de l'héritage maternel, lorsqu'on apprit que le fils rebelle, usant d'une liberté si chèrement achetée, venait d'épouser une jeune fille de la condition la plus obscure... à ces nouvelles marques d'ingratitude et de déobéissance, la colère du père, longtemps concentrée, éclata, funeste et terrible. Malgré les supplications de sa fille, prosternée devant lui, il prononça à haute voix une malédiction solennelle, dévouant le

filis insoumis à la vengeance divine, et souhaitant que les passions causes de sa chute devinssent aussi la cause de sa constante infortune. Ludovise n'en entendit pas davantage : elle tomba presque morte aux pieds de ce père dont elle était désormais l'unique enfant.

LE FILS MAUDIT.

III.

A dater de ce jour, le souvenir de Georges fut effacé des entretiens de sa famille. Son nom fut rayé de l'arbre généalogique des Tillegem ; son portrait, ôté de la galerie, fut relégué dans un obscur garde-meuble ; son appartement fut fermé, et défense fut faite aux domestiques de prononcer son nom. Il semblait que sa faute eût anéanti jusqu'au souvenir de son existence ; on ne parlait non plus de lui, dans cette maison dont il avait fait longtemps l'orgueil, que s'il n'eût jamais existé, ou que si, mort depuis longtemps, il eût vu tomber sur sa mémoire tous les voiles glacés de l'oubli. Mais pourtant, semblable à ce spectre assis au banquet de Macbeth, son image se dressait sans cesse entre le père et la fille : chez l'un, elle excitait un amer et profond ressentiment ; chez l'autre, une pitié sans bornes. Mais que pouvaient la pitié, le fraternel amour de la pauvre jeune fille, contre l'indignation d'un père si cruellement offensé ? Ce n'était qu'à Dieu seul, ce père indulgent aux fautes des hommes, qu'elle contait ses secrètes douleurs. Pour elle, devenue l'unique objet de l'amour du noble magistrat, elle se voyait comblée de tous les biens qui contentent les désirs sans rassasier le cœur. Cette jeune fille, solitaire et modeste, qui vivait loin du monde et de ses fêtes, était accablée de tous ces riens précieux que la vanité envie ; mais ses bijoux dormaient au fond d'une armoire d'ébène, et l'or de sa bourse ruisselait, intarrissable, aux mains des malheureux. Parfois, en contemplant ces vai-

nes richesses que son père lui prodiguait, elle se disait : « Georges peut-être en a besoin ! » Mais elle ignorait le sort de ce frère bien-aimé, dont nul ne lui parlait et qui jamais n'avait donné de ses nouvelles ; et ce n'était pas la moindre des peines de ce cœur qui ne battait que pour les pures et douces affections de la famille.

Une après-dînée d'automne, Ludovise était assise auprès d'une des fenêtres basses de l'hôtel, qui ouvrait sur la cour extérieure, et d'un pied agile elle faisait tourner le rouet chargé de fin lin placé devant elle. Vêtue de noir, belle d'une beauté calme et simple, et placée dans l'embrasure de cette fenêtre, dont le gothique arceau, chargé d'une vigne, lui formait une espèce de cadre, cette jeune fille semblait le modèle d'une des plus suaves créations de Miéris. Tout son être respirait la modestie et la candeur, la piété naïve et les vertus domestiques ; c'était un tableau aimable et touchant... peut-être sa vue tirait-elle un soupir du sein d'un jeune homme, entré furtivement dans la cour. Ce soupir fit lever les yeux à Ludovise, et le fil échappa de ses mains.

« O ciel ! dit-elle, est-ce bien toi ? Georges ! Mon frère !

— C'est moi, dit-il. Ma sœur ! »

Et leurs mains s'étreignirent.

« Entre, dit-elle à voix basse ; mon père... notre père est absent, il est au Conseil, à Bruxelles. Entre, je t'en supplie.

— Non, répondit Georges avec une orgueilleuse tristesse, je ne franchirai plus ce seuil... Ne suis-je pas le fils banni, maudit ? »

Il s'appuya sur le bord de la fenêtre, et quelques larmes amères et brûlantes tombèrent sur la pierre ; mais se remettant aussitôt, il secoua son front pâle et ses longs cheveux déjà éclaircis, et reprit :

« J'ai voulu te voir, ma bonne sœur, avant de partir pour un voyage qui sera long. Je m'embarque demain pour les Indes ; ma femme et mes enfants iront à

Trèves, auprès de quelques vieux parents, et moi j'irai chercher fortune... Tu vois que j'en ai besoin.»

Il jeta un regard sur ses vêtements usés et rit d'un rire plus triste que les larmes.

« O mon frère ! s'écria Ludovise avec douleur, ne puis-je rien pour toi ? Ah ! si notre père daignait se laisser fléchir !

— Je l'ai offensé, il use de son droit ; je ne me plains pas. »

Ludovise sortit un instant, puis elle revint tenant dans ses mains un lourd coffret. Elle l'ouvrit : il renfermait des bijoux de prix ; une montre lourde et épaisse, entourée de perles, un collier de brillants, une croix de rubis, plusieurs bagues très-riches.

« Mon frère, dit-elle, ceci m'appartient, j'en puis disposer. Puisse ce faible secours devenir une base solide pour ta fortune à venir ! »

Le jeune homme repoussa les bijoux.

« J'ai eu beaucoup de torts, dit-il, mais je n'aurai pas celui-ci. Garde, ma sœur, ce que tu tiens de ton père ; pour moi, j'ai conservé une faible somme de la succession de notre mère : elle me suffira. »

Ludovise voulut insister, ce fut en vain. Son frère, après avoir jeté un long regard sur la maison de ses ancêtres, serra la main de la jeune fille et dit :

« Adieu, ma sœur ; sois heureuse !

— Georges ! hélas ! seras-tu heureux ?

— J'aurai le bonheur que j'ai cherché.

— Seras-tu heureux ? »

Il ne répondit pas, et baissa vers la terre un regard morne.

« Adieu ! répéta-t-il.

— Mon frère bien-aimé, adieu et du courage ! »

Il sortit : il avait semé le vent, il moissonnait la tempête !

LA DEMANDE EN MARIAGE.

IV.

La vie reprit son cours accoutumé ; mais

Ludovise était plus triste et plus inquiète, alors que le vent soulevait les vagues de l'Escaut et que la tempête agitait jusque dans le port les mâts des navires, elle pensait à Georges, Georges exposé aux périls de la mer ! Une fois, pendant un de ces soirs d'orage, seule avec le magistrat et sachant que la voix publique l'avait instruit du départ de son fils, elle osa dire :

« Le vaisseau de mon frère est peut-être en péril !

— Votre frère ! répondit sévèrement le vieillard ; vous n'avez plus de frère et je n'ai plus de fils : je n'ai d'autre enfant que vous.

— Mon père, vos bontés me pénètrent, mais le pauvre Georges !...

— Ludovise, souvenez-vous que celui qui excuse la rébellion est près d'y prendre part... et souvenez-vous aussi que ce sujet d'entretien est interdit dans ma maison. »

Ludovise n'osa risquer d'autre tentative. Chaque jour elle épiait l'occasion favorable ; elle cherchait la fissure par où des paroles de paix et de réconciliation auraient pu pénétrer jusqu'à l'âme de son père, mais ses efforts demeuraient inutiles.

Cinq années s'étaient écoulées depuis le moment où Georges avait quitté le foyer paternel ; messire de Tillegheem, accablé moins encore par les années que par de longs travaux et le chagrin rongeur qu'il portait en son sein, sentait décliner rapidement ses forces et sa vie ; il avait renoncé aux divers emplois qu'il occupait, mais il avait de fréquentes entrevues avec ses gens d'affaires. Enfin, un jour, il manda Ludovise dans son cabinet ; elle se rendit à ses ordres, et lorsqu'elle fut placée auprès de son père, il lui dit avec douceur :

« Mon enfant, l'âge s'avance pour moi ; je désirerais, avant de quitter ce monde, vous voir heureusement mariée, et parmi les partis qui se sont présentés, j'en ai choisi un. C'est le comte de Vivario. »

Ludovise rougit à ce nom : Paul de Vi-

vario était l'héritier d'une de ces familles espagnoles que Charles-Quint amena dans les Pays-Bas; elle l'avait rencontré souvent, il paraissait brave et loyal, et son souvenir avait laissé une trace favorable dans la mémoire de la jeune fille.

« Ce mariage, continua M. de Tillegem, est sortable à tous égards; Vivario est d'une ancienne noblesse, sa fortune est égale à celle que vous posséderez un jour, vous, l'unique héritière des biens de notre maison; on fait de grands éloges de sa conduite et de son caractère; je puis donc espérer que vous aurez autant de bonheur qu'il est permis d'en espérer dans ce misérable monde.

— Mon père, dit Ludovise en prenant la main du vieillard, mon cher père, je ne désire pas d'autre bonheur que celui que je goûte auprès de vous. Pourquoi voulez-vous éloigner votre fille? Souffrez que je vous conjure de rompre ce projet et de me laisser tout entière aux seuls devoirs que je veuille connaître, aux seules joies que je veuille accepter. »

Le magistrat réfléchit : habitué aux soins de son enfant, il en sentait par avance la privation, et l'égoïsme, qui se mêle à notre insu aux plus pures tendresses, disait comme Ludovise : « Pourquoi éloigner votre fille? »

« Vous ne désirez pas vous marier? »

— Non, mon père.

— Vivario vous déplaît-il?

— Je le connais peu... je l'estime... mais nul sort ne peut valoir celui que je possède... »

En disant ces mots, Ludovise avait baissé les yeux; peut-être complices de son cœur, auraient-ils trahi quelques regrets... M. de Tillegem reprit :

« Vous voulez être la compagne fidèle des vieux jours de votre père, ma fille. Que Dieu qui vous inspire cette volonté soit béni et que le dessein qu'il vous met au cœur s'accomplisse! »

Ludovise baisa la main de son père et

sortit du cabinet. Bientôt, suivie d'une vieille servante, elle se rendit à la cathédrale, où elle pria longtemps.

LA MORT.

V.

Les pressentiments du vieux magistrat ne l'avaient pas trompé. Deux mois après cet entretien avec sa fille, il fut frappé d'une attaque d'apoplexie; sauvé de la mort par des soins intelligents, il resta cependant en proie à une paralysie presque complète; mais, même aux portes de l'éternité, il avait refusé ce pardon qu'imploreraient pour un fils coupable, et les larmes de Ludovise et les exhortations d'un vertueux prêtre.

Le cœur désolé, le front calme, Ludovise continuait d'entourer son père des mille soins d'un ingénieux dévouement, et voyait le danger s'éloigner, combattu par les miracles de sa tendresse. Une après-dînée d'automne, elle était seule avec le vieillard, qui, couché dans un grand fauteuil, roide, immobile, n'avait conservé de vie que dans son regard inquiet et rigide; il essaya de parler et dit d'une voix incertaine, entrecoupée :

« Lisez-moi un chapitre de l'Évangile. »

Ludovise prit le livre divin, le précieux volume où l'incrédule trouve la foi, le faible la force, le mourant l'espérance. Elle l'ouvrit avec respect. L'invisible main d'un ange avait sans doute guidé la sienne, car le Nouveau Testament était ouvert à la parabole de l'Enfant prodigue. Elle lut d'une voix émue; elle dit les erreurs du jeune insensé, le père abandonné, l'héritage dissipé, la misère et la honte tombant sur le front de l'enfant rebelle; elle dit la faim qui lui rongait les entrailles, elle dit les regrets amers qu'élevait en son âme le doux penser de la maison paternelle, si follement désertée; elle arriva à ce cri du cœur : « Je me leverai et j'irai vers mon

père et je dirai : « Mon père, j'ai péché contre le ciel et contre vous ! »

Elle leva les yeux : son père écoutait.

Elle reprit le livre sacré ; elle dit ce père, triste de l'absence et reconnaissant son cher fils sous les livrées de l'indigence ; elle dit son accueil, ses caresses, les larmes de joie dont il baignait le front du prodigue, prosterné à ses pieds, et sa voix se perdit dans les sanglots, lorsqu'elle lut les dernières paroles de l'enseignement du Sauveur : « Il faut nous réjouir, car votre frère qui était perdu est retrouvé, il était mort et il est ressuscité (1) ! »

Le livre tomba des mains de Ludovise ; elle se laissa glisser à genoux devant son père, en disant d'une voix suppliante : « Georges... mon frère... pardon... oh ! pardon !... au nom du Dieu qui pardonne ! »

La barrière était rompue... Dieu même avait parlé : le seigneur de Tillegthem fit un effort pour se soulever, ses lèvres paralysées s'entr'ouvrirent, il dit : « Je pardonne à mon fils ! » puis il retomba. Son âme s'était envolée avec ce suprême effort, et elle parut devant ce juge qui a dit : « Bienheureux les miséricordieux, parce qu'ils obtiendront miséricorde ! »

LE TESTAMENT.

VI.

Trois mois après la mort du seigneur de Tillegthem, plusieurs personnes étaient réunies dans l'hôtel, au milieu d'un salon tendu de noir. Ludovise semblait le centre de ce groupe ; auprès d'elle étaient maître Pauwels, le notaire de la famille, plusieurs vieux parents et un prêtre, confesseur de son père et le sien. Sur la table, à côté d'un lourd encrier d'argent, on voyait placé un parchemin plié, scellé de plusieurs cachets, et qui portait ces mots : « Ceci est mon testament. Jacques de Til-

legthem. » Le silence régnait, on semblait dans l'attente ; Ludovise enfin leva les yeux, et s'adressant au notaire, elle dit :

« Vous m'assurez donc qu'il est revenu ? »

— Oui, mademoiselle, son navire, *l'Espérance*, a mouillé à Flessingue, et il a dû recevoir mon message...

— C'est un long retard, dit un des vieux parents ; on aurait dû procéder par voie de délégation... D'ailleurs, ajouta-t-il à voix basse, en jetant un coup d'œil sur le mystérieux testament, je ne suppose pas qu'il sera besoin de sortir d'indivis. »

Ludovise ne dit mot : on entendait des pas sur l'escalier. La porte s'ouvrit, et un homme entra précipitamment. Qui aurait reconnu le beau Georges de Tillegthem, si gracieux et si élégant, dans cet homme chez qui tout annonçait la vieillesse précoce, l'âpre pauvreté, les soucis dévorants ? Ses vêtements annonçaient qu'il n'avait point rencontré aux Indes cette fortune tant désirée, et son visage dévasté avait pris un caractère dur, presque farouche. Il ne répondit point à sa sœur qui lui souhaitait la bienvenue et lui tendait la main ; mais après un moment de silence, il dit avec amertume :

« Je viens assister à votre triomphe, Ludovise.

— Mon triomphe ?

— Sans doute : n'étiez-vous pas l'enfant favorisée, enrichie de tous les droits...

— Silence ! monsieur, dit le vieux prêtre, et sachez que si vous êtes honoré du pardon de votre père, c'est votre sœur, seule, qui l'a obtenu. »

Georges ne dit plus rien ; il s'assit et cacha son visage dans ses mains.

Le notaire se leva, puis après avoir salué l'assemblée, il dit : « Nous sommes réunis pour prendre connaissance des dernières volontés de noble et honorable seigneur messire Jacques Tillegthem. Nous allons procéder à la lecture de cet acte. »

Alors prenant le testament, il en rompit les sceaux, et il lut :

(1) Luc, XV.

« En l'année du Seigneur 1622, le vingtième jour d'août, moi, Jacques de Tillegheem, en pleine jouissance de ma raison et de ma santé, j'ai écrit de ma main ces dispositions dernières.

» Ayant reçu de mon fils Georges les offenses les plus graves, et n'ayant trouvé dans sa conduite ni vertu, ni obéissance, ni jugement, je déclare, par cet acte fait et signé par moi, le priver de tous ses droits aux héritages et successions qui me sont venus de mes ancêtres, et que j'ai augmentés par mes propres acquisitions, et reverser les susdits droits sur la tête de Marie-Ludovise de Tillegheem, ma fille soumise et bien-aimée.

» Je donne et lègue à ma fille précitée tous les biens meubles et immeubles dont suit l'énumération...

Un profond silence régna. Georges était pâle et serrait son feutre dans ses mains crispées.

Ludovise se leva, et dit d'une voix calme :

« Maître Pauwels, la fortune de mon seigneur et père est donc mienne? elle m'appartient et j'en puis disposer librement?

— Certainement, mademoiselle; l'acte est en bonne forme. »

Ludovise saisit le testament le déchira ; en jeta les morceaux au feu et dit, en prenant la main de son frère :

« Georges, mon père avait pardonné! j'exécute sans doute sa volonté dernière, qu'il n'a pu manifester. Partageons ces biens, cher frère, et soyons heureux! »

MARIAGE.

VII.

« Il faut que cette fille-là soit ma fille! »

disait la douairière de Vivario au vieux notaire Pauwels, qui venait de lui conter la conduite de Ludovise.

En effet, le soir même, la vieille dame eut un long entretien avec la jeune fille; elle l'embrassa à plusieurs reprises, en l'appelant sa bru, sa chère fille, et la quitta toute attendrie.

« Alors, ma chère demoiselle, dit le vieux prêtre, à qui mademoiselle de Tillegheem confia le secret de son prochain mariage, pourquoi donc aviez-vous refusé ce jeune homme quand votre père vous le proposait pour mari? »

Elle répondit avec cette humilité qui est l'appui de la vertu :

« Les intentions de mon père m'étaient connues, et je me défiais de moi-même. Mariée, mère de famille, ayant des intérêts nombreux et pressants à soutenir peut-être, aurais-je écouté la voix de la justice?... n'aurais-je pas sacrifié mon frère et mon devoir? »

— Mais vous renonciez à ce qui faisait votre bonheur?...

— N'était-ce pas ce qu'il fallait faire? » répondit-elle avec candeur.

Elle se maria, et fut heureuse et honorée. Son frère, semblable à cet arbre dont parle l'Évangile, et qui, frappé des malédictions divines, se dessécha sans porter de fruits, son frère languit, puis mourut à la fleur de ses ans, victime de ses passions, et appesanti sous le poids qui fait courber les têtes les plus altières : — le remords d'une faute irréparable!

M^{me} ÉVELINE RIBBECOURT.

MÉLANCOLIE.

Naguère, il m'en souvient, j'ai rêvé d'espérance.

Mais j'étais jeune alors,

Je n'avais de la coupe où je bois la souffrance

Effleuré que les bords.

Et mon souffle brûlant aspirait cette écume

Et je disais : Au fond,

Ma lèvre va trouver le miel sous l'amertume,

Car le vase est profond.

Mais plus épaisse encor j'ai vu monter la lie,

Et mon cœur tout à coup,

Comme un poison funeste à rejeté la vie,

Vaincu par le dégoût.

Et vous voulez des chants ! mais au fantôme pâle,

Qui traverse à minuit le domaine des morts,

Allez-vous demander l'hymne lente et fatale

Dont son reste de voix fait gémir les accords ?

Eh bien ! je suis pareille à l'ombre inanimée

Errant d'un pas sans but, aux sentiers d'ici-bas ;

De mon cœur désormais la tombe est seule aimée ;

Dans son repos sans fin l'âme ne souffre pas.

Et quelquefois encor si ma lèvre murmure

Des vers entrecoupés, poétiques lambeaux,

Comme un parfum versé devant ma sépulture,

C'est un chant de la mort, c'est un chant des tombeaux.

Feu M^{lle} ANTOINETTE QUARRÉ.

NÉCROLOGIE.

Nous venons de perdre un ami dans le spirituel et savant auteur des *Résidences royales de France* ; M. Vatout, avait écrit cet ouvrage sous les yeux du roi Louis-Philippe, dont il était le bibliothécaire. Les analyses que votre journal en a faites vous ont fourni plusieurs fois l'occasion d'ap-

précier le mérite de ces intéressantes chroniques. M. Vatout est mort à Claremont, après du roi qu'il avait suivi dans l'exil. Il laisse dans sa patrie de nombreux amis, que lui avaient faits son esprit et son cœur.

J. J. FOUQUEAU DE PUSSY.

REVUE DES THÉÂTRES.

Un Coup de pinceau, comédie-vaudeville en un acte, par MM. Léonce et Hippolyte Rimbaut.

Bianchon, peintre en décors, demeurant à Paris, rue du Ponceau, est veuf. Il a une jeune fille, nommée Berthe, et un apprenti nommé Joseph. Lorsque celui-ci partit pour faire son tour de France, il dit à son patron : « Papa Bianchon, gardez-la-moi, je vous en prie ! — Sois tranquille, lui avait répondu le patron en l'embrassant ; reste toujours un honnête homme, un bon ouvrier ; ne laisse en route ni ton honneur ni ta gaieté, et, à ton retour, ma fille est à toi. »

Depuis ce jour, la fortune de Bianchon a bien changé de face ! Quelques travaux heureux l'ayant mis à la mode, un des braves généraux de l'Empire le fit appeler pour remettre à neuf son château. Ce général avait un neveu, lieutenant de hussards, et une nièce, une pauvre orpheline à laquelle il servait de père, et qu'il allait épouser, voulant lui laisser son nom et sa fortune. Le lieutenant vint passer un congé près de son oncle. Il revit sa cousine. La tendresse que les deux jeunes gens avaient éprouvée l'un pour l'autre dans leur enfance s'était renouvelée. Bianchon, qui voyait ce vieux général faire à la fois son malheur et celui de sa nièce, ne savait comment le prévenir ; il ne lui venait pas un mot... Un jour, à travers la fenêtre, il aperçut, sous un arbre, le général endormi sur une chaise. A côté de lui était sa future, et, non loin, le jeune lieutenant, à genoux devant elle, et lui offrant un bouquet. Bianchon peignait le panneau d'une des portes... En moins d'une heure il avait

reproduit cette scène. Bientôt le général revint du jardin. A la vue de ce tableau, très-ressemblant, il regarda sa nièce qui rougissait, son neveu qui tremblait, et s'écria : « Que diable ! si vous vous aimiez, il fallait donc me le dire ! Et vous, monsieur, ajouta-t-il en s'adressant au peintre, vous m'avez rendu un grand service. » A dater de ce moment, le général avait pris Bianchon en amitié ; il le visitait dans son atelier, et quand il mourut, il lui laissa une forte somme par son testament.

Bianchon, qu'un coup de pinceau avait enrichi, vendit son atelier, mit sa fille en pension, prit voiture, hôtel rue du Helder, et nombreux domestiques. Cinq années se sont écoulées, Berthe est sortie de pension depuis deux ans. Joseph arrive à Paris, se rend rue du Ponceau ; une vieille femme inconnue le renvoie rue du Helder. Là il retrouve son ancien patron et apprend sa nouvelle fortune : « Comment ! vous êtes devenu riche ? s'écrie le brave garçon, et vous ne me l'avez pas écrit ! — Je m'en serais bien gardé ! répond Bianchon. Tu te serais dit : Le père de Berthe est un Crésus... je n'ai pas besoin de finir mon apprentissage ; et le travail, vois-tu, c'est encore ce qu'il y a de plus sûr. — A propos de mademoiselle Berthe, reprend Joseph, c'est aujourd'hui sa fête. En passant à Châtellerault, je lui ai acheté une paire de ciseaux... en me disant : Prouvons-lui que je ne l'ai point oubliée... Maintenant je n'oserai plus offrir un objet de un franc à la fille d'un millionnaire ! »

Mais Bianchon, qui, entraîné par de faux amis, passe sa vie avec eux dans les festins, n'avait pas pensé à la fête de sa fille. Il sonne son valet de chambre, se fait

habiller, dit à Joseph de l'attendre, et court réparer cet oubli.

Resté seul, Joseph réfléchit sur le changement survenu dans la position de son patron. On lui aurait dit : « Bianchon a mis sa montre en gage, Bianchon n'a pas payé son terme, Bianchon n'a plus crédit à l'estaminet, » cela lui eût semblé tout naturel... mais Bianchon capitaliste !... « Cependant, ajoute-t-il, il faut avouer que la fortune a eu la main heureuse. Où trouver un homme plus franc, plus généreux ? Aussi je suis ravi de ce qui lui arrive, pour lui d'abord, puis pour sa fille... Cette bonne petite Berthe qui promettait d'être si gentille... C'est drôle ! la joie que j'éprouve m'étouffe, m'opprime ; elle ressemble presque à du chagrin. Du chagrin ? allons donc ! Je suis bien sûr que je suis gai, je dois l'être, et je le suis... Ce n'était qu'une enfant lorsque je l'ai quittée... maintenant c'est une demoiselle, et une demoiselle riche... Je n'avais pas pensé à tout cela ! Je me l'étais figurée comme au temps où je la faisais sauter sur mes genoux... »

Berthe est entrée à la fin de ce monologue ; elle a reconnu Joseph et se fait reconnaître à lui : « Comment, mon bon Joseph, vous aviez peur de moi ! lui dit-elle. — Un peu... Dam ! il y en a tant qui se font fières à bon marché, que vous auriez bien le droit... — D'oublier ses amis ! est-ce que cela se peut ? — Je ne sais pas si cela se peut, mais cela se voit. — Est-ce que vous m'avez oubliée, vous ? — Oh ! moi, c'est différent. — Allons ! je vois bien que vous m'aimez comme autrefois. — Non, mademoiselle Berthe... pas comme autrefois... ça s'est encore augmenté avec le temps. Mais que peut vous faire l'amitié d'un pauvre ouvrier, à vous qui êtes si belle, si riche... car vous êtes riche aujourd'hui... Tandis que moi... — Hélas ! mon pauvre Joseph, les fortunes venues si promptement sont rarement bien solides... il faut savoir être riche... c'est plus difficile qu'on ne pense... D'ailleurs, que suis-je donc, moi ?... la fille d'un ou-

vrier... N'est-ce pas dans un obscur atelier que j'ai passé les premières années de ma vie ?... je devrais dire les plus belles ! »

Un domestique vient la prévenir que plusieurs personnes demandent à lui parler. Une marchande de modes lui présente un chapeau élégant, — un garçon bijoutier lui remet un collier de perles fines, ; — une lingère lui offre un riche mantelet. Bianchon, à l'écart, se réjouit des exclamations de joie de sa fille : « C'est trop ! mon père, lui dit-elle en l'apercevant, c'est trop ! — Jamais pour toi, ma fille. — Mais si, mon père, répond Berthe, dont les mouvements sont gênés par les objets qu'elle tient ; vous voyez bien que c'est trop, puisque je ne peux vous embrasser. » Bianchon la serre dans ses bras ; puis, tandis qu'il solde les factures en donnant de généreux pourboire, au nom de sa fille, à l'occasion de sa fête, Berthe va vite serrer tous ces cadeaux dans sa chambre.

« Il paraît que vous êtes bien riche, dit Joseph à son ancien patron. — Immensément, répond-il ; 150,000 francs déposés chez un banquier qui les fait fructifier à mon profit... rien que ça ! — 150,000 francs ! savez-vous que ça doit vous faire un joli revenu ? — Je ne te dirai pas au juste. Je laisse les intérêts se cumuler avec le capital ; seulement, quand ma bourse est dégarnie, j'écris un petit mot au caissier, qui m'envoie la somme dont j'ai besoin. Comme ça, j'ai toujours de l'argent, et mes capitaux ne dorment jamais. — Ainsi vous n'avez pas besoin de tenir note de vos dépenses ? — A quoi bon ?... Tu comprends... un jour on dépense un peu plus... — Le lendemain encore davantage, continue Joseph. — Et à la fin de l'année... — Ça se compense. Ah ! papa Bianchon, vous n'êtes pas changé, si ce n'est que vous faites aujourd'hui rouler des billets de banque au lieu de pièces de cent sols. — C'est ce qui te trompe ; je ne dépense que le strict nécessaire. J'ai un appartement ordinaire, avec écurie et remise ; je n'ai qu'un cou-

pé; j'ai vendu mon briska lorsque Berthe est sortie de pension... parce qu'une demoiselle en briska... — C'est juste! (Je ne sais pas ce que c'est, se dit Joseph; mais c'est égal.) — Je donne toutes les semaines un petit dîner... vingt à trente personnes. — Et dans le soigné, j'en suis sûr? — Tout ce qu'il y a de meilleur... Avec ça, la canne à pomme d'or, le lorgnon de rigueur, les gants jaunes, quelques pièces d'or dépensées inutilement... et on fait son petit effet, tout comme un autre! — Vous avez raison, ajoute Joseph, il est impossible de mettre plus de côté. — N'est-ce pas? » Joseph, en comptant sur ses doigts, prouve à Bianchon qu'il dépense par an près de 30,000 francs. « Et, ajoute-t-il, comme voilà pas mal de temps que vous faites des économies de ce genre-là... — Sans m'en douter, il est possible que je sois allé un peu trop vite... C'est égal, je te remercie de tes avis, monsieur l'économiste, et à l'avenir...

Berthe accourt: « Voyez, mon bon père, comme votre fille est gentille avec son joli collier!... mais elle le sera bien plus encore lorsqu'elle aura le reste de sa parure... Une femme qui se met bien a toujours des boucles d'oreilles et une broche pareilles à son collier; n'est-ce pas, Joseph? — Est-ce que je m'y connais? répond-il avec humeur. — Mon Dieu! que les hommes sont ignorants! reprend Berthe. Enfin, qu'il vous suffise de savoir que c'est tout à fait indispensable... tout à fait, tout à fait!... — Il y a pourtant une jeune personne, très-gentille d'ailleurs, qui s'en passera, dit Bianchon. — Et cette jeune personne?... — C'est mademoiselle Berthe... — Très-bien! dit tout bas Joseph à son patron. — Tu vas voir si j'ai du caractère, lui répond tout bas Bianchon. Sais-tu, mon enfant, reprend-il en s'adressant à sa fille, que depuis quelque temps tu n'as pas mal de fantaisies. — Vous me refusez? — Écoute donc! on a beau être riche... — Je n'aurais jamais cru que le jour de ma fête... — Sa fête! dit-il bas à Joseph. — Ça me fait

de la peine, ajoute Berthe. — Ça lui fait de la peine, dit-il du même ton à Joseph. — Du courage!... reprend celui-ci; allez toujours. — Allez toujours... ça t'est bien facile à toi! Il ne faut pourtant pas la désoler, cette pauvre petite; et puisque c'est sa fête... — Non, non, papa! dit Berthe; vous voudriez à présent me donner ces bijoux, que je les refuserais. — Ah! c'est comme ça! s'écrie Bianchon; eh bien! mademoiselle, vous les achèterez... je le veux... — Mon père... — Je saurai vous prouver que je suis le maître. — Alors c'est seulement pour vous obéir. A tout hasard, j'avais fait prévenir le joaillier. — Voilà un billet de cinq cents francs, tu me rendras la différence. — Mais, papa, j'en ai l'emploi tout trouvé. — Ah! — Oui, ce bracelet que vous m'avez promis. — Va pour le bracelet. — Comment, papa Bianchon, lui dit tout bas Joseph, vous cédez encore! — Que veux-tu? quand on a promis. — Maintenant, petit père, pour ne pas vous donner l'ennui de chercher si souvent dans votre portefeuille, donnez-moi vite de l'argent pour les dépenses du ménage. — Mais tu as reçu 1,000 francs, il y a un mois à peine. — Tout est si cher, cette année. — Mais encore!... — Mon Dieu! que les hommes sont singuliers! s'écrie Berthe; ils trouvent tout naturel que le ménage soit bien tenu... la table bien servie... que rien ne leur manque... et ils sont étonnés quand il n'y a plus d'argent. — Tu conviendras cependant... — Ah! dam, papa... si vous doutez de moi, je suis prête à renoncer à mes fonctions de maîtresse de maison. — Allons, ne te fâche pas... j'ai eu tort... Tiens, voilà mon dernier billet de banque, je vais écrire un petit mot à mon banquier. Adieu, méchante! dit-il à Berthe. Qu'elle est gentille! ajouta-t-il tout bas à Joseph, j'en fais ce que je veux. Attends-moi! — En voilà un qui entend les réformes, » dit Joseph le regardant s'éloigner.

Berthe détache son collier et le place

dans un petit coffret qu'elle va prendre au fond d'un meuble. « C'est très-joli des perles, dit-elle, mais cela a un inconvénient; je suis sûre que Samuel n'aura pas honte de m'en offrir 500 francs. — Est-ce bien elle qui s'exprime ainsi? se dit Joseph. — Parlez-moi des diamants! ils ont toujours leur valeur. Elle lui montre une bague. Voyez la belle eau... — De l'eau! répond Joseph étonné. — Comment trouvez-vous cette chaîne? affreuse, n'est-ce pas? mais elle est en or massif; elle est presque aussi lourde que mon bracelet. (Un domestique vient lui parler bas.) — Ah! c'est trop fort, reprend Joseph; vous vous fâcherez, si vous voulez, mademoiselle Berthe, mais il faut que je vous dise ce que j'ai sur le cœur. — J'écouterai tout ce que vous voudrez, mon bon Joseph, mais pas en ce moment; on m'annonce que mon maître de dessin m'attend dans ma chambre. » N'oublions rien de mon petit trésor, se dit-elle, réunissant tous ses bijoux qu'elle emporte avec elle.

« Pauvre petite Berthe! qu'est-ce qu'ils en ont fait! se dit Joseph resté seul; elle ne s'occupe que de bijoux... de toilette... je n'aurais jamais cru cela d'elle... et pourtant, il y a des instants... ce matin, par exemple, à mon arrivée, et tout à l'heure encore... — Où est ma fille? dit en entrant Bianchon. — Elle dessine dans sa chambre. — Tant mieux! nous serons plus libres pour causer de nos petites affaires. — Où veut-il en venir? se demande Joseph. — Franchement, comment la trouves-tu? — Qui donc? — Ma fille! parbleu. — C'te bêtise! — A la bonne heure!... Eh bien, mon ami, voilà comme le papa Bianchon élève les demoiselles. — Je vous en fais mon compliment. — Et après? — Après!... — C'est là tout ce que tu as à me dire? — Que voulez-vous que je vous dise? — Rien!... Pour lors n'en parlons plus... Il paraît que tu avais la langue mieux pendue le jour de ton départ, quand tu me criais du haut de l'impériale : Papa

Bianchon! gardez-la-moi, je vous en prie. — J'ai dit cela? — Si tu l'as oublié, moi, je me souviens que je t'ai répondu : Sois toujours un brave homme, un bon ouvrier, ne laisse en route ni ton honneur, ni ta gaieté... reviens, et ma fille est à toi. — Oh! oui, je m'en souviens... mais c'est que vous n'étiez alors qu'un pauvre ouvrier comme moi.... tandis qu'aujourd'hui... — Nous y voilà!... je m'y attendais... Comment! parce que le bon Dieu a voulu un beau jour que je sois riche, je ferais le fier avec toi?... ce serait du gentil! — Je ne dis pas vous, vous êtes bon; mais mademoiselle Berthe est une demoiselle. — Ah! c'est-à-dire que j'aurai mis ma fille dans un des meilleurs pensionnats de Paris, que je lui aurai donné des maîtres de toute sorte, et cela pour lui apprendre à devenir une sans cœur, une vaniteuse... à oublier son ami d'enfance?... laisse-moi donc tranquille!... Si c'est là tout ce que tu as appris dans tes voyages, tu n'avais pas besoin de te déranger. — Tant de bonté... — Pas de phrases... En veux-tu?... oui, ou non. — Si je veux? » s'écrie vivement Joseph. (En ce moment on entend le bruit d'une voiture; il jette un coup d'œil vers la fenêtre... C'est Berthe qui rentre couverte d'un voile, un homme l'accompagne.) « Tu acceptes? demande Bianchon. — C'est-à-dire, répond Joseph avec embarras. — Comment! tu hésites... tu refuses? — Je n'ai pas dit cela... encore faut-il que mademoiselle Berthe... — Consente à t'épouser? Elle y consentira si tu lui plais; c'est à toi de t'arranger en conséquence. Je l'entends... En avant les prévenances et les galanteries. Approche, mon enfant, dit-il en allant au-devant de Berthe et l'amenant à Joseph; voici un ancien ami qui t'attendait avec impatience... il paraît qu'il a des choses très-importantes à te dire. Écoute-le avec bienveillance, je t'en prie... Je vous laisse ensemble. » Bianchon embrasse sa fille et rentre dans sa chambre. « Il n'y a plus à reculer, se dit

Joseph, fort ému. — Eh bien! ces choses si importantes? répète Berthe. — Votre père me demandait si je voulais vous épouser. — M'épouser!... Et qu'avez-vous répondu? — J'ai demandé à réfléchir. — Si mon père m'eût dit : Veux-tu épouser Joseph, je sais bien, moi, ce que j'aurais répondu... Tenez, Joseph, vous ne m'aimez pas comme autrefois. — C'est que vous n'êtes plus ma petite Berthe; celle d'aujourd'hui est capricieuse, coquette, elle ne cherche que des occasions de dépense, elle ne songe pas qu'elle entraîne à sa perte son pauvre père, qui ne sait rien lui refuser. — J'espère qu'un jour vous vous raccommoquerez avec elle, répond Berthe. — Si ce n'était que cela! puisque vous les aimez tant les parures, je travaillerais de bon cœur... allez! pour vous en acheter. — De quoi s'agit-il donc? — Tenez, je vais tout vous dire. J'ai cru reconnaître vos traits, vos vêtements... mais ce n'était pas vous qui tout à l'heure descendiez furtivement d'une voiture de place... la tête couverte d'un voile?... car vous avez dit à votre ami d'enfance : Je rentre dans ma chambre pour dessiner... car vous êtes sage et modeste... car vous ne savez pas mentir... — C'était moi, Joseph, — Pourquoi ce mensonge. — Mon bon Joseph, je ne saurais vous répondre à présent. — Mais, au moins, quel était l'homme qui vous accompagnait? — Je ne puis vous le dire encore. — Vous avez raison... ça ne me regarde pas. Ce qu'il vous faut à vous, c'est la richesse, l'éclat, le luxe, de brillants atours; moi, je ne puis vous offrir que mon cœur. Il s'éloigne. — Vous me quittez, Joseph! — Oui, je vais dire à votre père... mais non, je n'en aurais pas le courage. » Il sort précipitamment.

« Combien il m'aime, ce bon Joseph... se dit Berthe, et je l'ai laissé partir. »

Un domestique apporte une lettre. « C'est la réponse du banquier, mademoiselle. — Donnez! je vais la remettre à mon père. » Bianchon s'avance. « Tu es

seule! dit-il étonné, et Joseph? — Il vient de sortir. — Sans me parler!... que signifie?... — Il reviendra bientôt... il me l'a promis.... et puis, d'ailleurs, est-ce que votre tendresse ne suffit pas à votre fille... de même que celle de votre fille doit vous suffire, à vous. Tenez, mon père, je ne comprends pas de malheur capable de nous atteindre l'un près de l'autre, pas de coup contre lequel nous ne puissions nous soutenir à nous deux, et il me semble qu'un baiser de vous séchera toujours mes larmes, comme un baiser de moi devra toujours sécher les vôtres. — Cher enfant! dit Bianchon, la pressant sur son cœur. — Lisez, mon père, lisez! » Elle lui remet la lettre du banquier et rentre chez elle.

« Lisez, mon père, lisez! répète Bianchon quand il est seul; sa voix tremblait en prononçant ces paroles, comme sa main en me présentant ce papier. A quoi attribuer cette émotion? » Il déchire l'enveloppe... C'est le bordereau des remises effectuées dans ses mains, la date de ses reçus, et le solde de son compte, capital et intérêts, se montant à 150,000 francs.

« Je suis ruiné!... s'écrie le pauvre homme; mais, non!... ce compte est inexact; 150,000 francs ne disparaissent pas ainsi... 150,000 francs, mon Dieu! qu'est-ce que j'en aurai donc fait?... Ce que tu en as fait, misérable! reprend-il en fureur, tu les as dévorés, dilapidés! Mauvais père, c'était le bien de ton enfant!... Ma fille! ma pauvre fille! c'était sa dot, son avenir, son bonheur! Ce n'est pas assez de l'avoir ruinée; dans ta folle insouciance tu lui as inspiré des goûts de frivolité, de dépense, et maintenant que l'aisance, le luxe (Berthe entre vêtue simplement), sont devenus pour elle un besoin, une nécessité, maintenant que tu as tout perdu, que deviendra-t-elle? que fera-t-elle sur la terre? — Elle mettra, répond Berthe en s'approchant, une robe de laine, un tablier comme en portait sa mère; la trouverez-vous plus laide ainsi, et l'aimerez-vous moins? — Pardonne, chère

enfant, dit-il en la serrant dans ses bras.

— Consolez-vous, mon père, car j'ai le pressentiment que de ce jour va commencer pour nous le véritable bonheur.

— C'est impossible ! c'est impossible ! s'écrie Joseph en entrant, et pourtant je l'ai vue !... — Que veux-tu dire ? demande Bianchon. — Oui, c'est bien elle ! la vieille enseigna, en place, au-dessus de la porte, et les voisins de s'écrier : Ce brave monsieur Bianchon va donc revenir au milieu de nous ? — Qu'entends-je ? s'écrie le peintre en décors. — C'est une joie, un transport, continue Joseph ; moi, je ne savais que dire... je riaais, je pleurais, et je suis bien vite accouru vous demander, patron, ce que tout cela signifie. — Mais je ne puis comprendre... — Rien de plus vrai pourtant, mon père, reprend Berthe, et cette vie active et laborieuse que je vous ai entendu regretter, au milieu du luxe et des plaisirs, sera désormais et pour toujours la vôtre. — Mais comment se fait-il ? lui demande Bianchon. — Voilà ! mon bon père. Quand j'ai vu que chacun, abusant de votre bonté,

cherchait à s'approprier une partie de votre fortune, je me suis dit : autant que ce soit sa fille. Et bientôt, comblée de vos bienfaits, je me suis vue assez riche pour racheter l'humble maison qui m'avait vue naître... ça n'a pas été long... vous étiez si bon pour moi ! et je suis si coquette !... n'est-ce pas, Joseph ? — Pardon, mademoiselle Berthe, c'est moi qui suis maintenant indigne de vous. — Ça me regarde, répond-elle en lui tendant la main. — Au diable ces vêtements que je n'aurais jamais dû porter ! s'écrie Bianchon ; au diable cette vie qui n'était pas faite pour moi ! C'est avec orgueil, avec joie, que je reprendrai le tablier de l'ouvrier, sa gaieté, sa franchise... A moi le travail et l'affection de mes deux enfants ! — Ainsi, mon bon père, après avoir vécu dans le luxe et les plaisirs, vous redescendrez sans regrets à la position de simple ouvrier ? — Tu te trompes, ma fille, répond Bianchon avec fierté, je ne descends pas, je m'élève... en redevenant un homme utile.

J. J. FOUQUEAU DE PUSSY.

CORRESPONDANCE.

Il pleut ! le ciel est d'un gris sale et la terre est boueuse (boueuse, quel vilain mot !) Je t'écris en face de ma fenêtre, je ne vois plus dans le jardin que quelques feuilles jaunies, prêts à quitter leurs branches ; d'effrontés pierrots se sont emparés des nids de nos hirondelles exilées ; un rouge-gorge me reste... son chant me dit : « Espère... Un temps plus heureux viendra ! » Mais je suis triste... tu dois l'être aussi... Travaillons ensemble, cela nous distraira.

Le n° 1 de la planche XII est le col en lacet que tu m'as demandé. Pour exécu-

ter ces jours, tu te sers de fil d'Irlande de deux grosseurs différentes.

Pour le jour qui se trouve au milieu du dessin placé à ta gauche, à l'endroit qui sera sous le menton, tu commences ainsi : Tu passes, dans le haut de ce dessin, ton aiguille enfilée du plus gros fil, en la glissant, à ta gauche, à travers le tissu du lacet, et tu fais un point au bord de ce lacet ; — tu formes cette première écaille ; — arrivée à droite, tu l'arrêtes en faisant un point au bord de ce lacet ; — en passant quatre fois ton aiguille autour de cette première écaille, tu reviens à gauche, — tu redescends sur ta gauche en

passant ton aiguille entre le tissu du lacet, et tu fais un point au bord de celacet, — tu formes une première écaille en faisant, dans celle du dessus, trois points de feston, — tu formes une seconde écaille, tu l'arrêtes en faisant un point au bord du lacet de droite, — en passant quatre fois ton aiguille autour de la première écaille; tu reviens à gauche — tu passes ton aiguille entre les trois points de feston; — tu la passes quatre fois autour de la seconde écaille, et tu fais un point au bord du lacet; — tu recommences un troisième rang, puis tu continues ainsi chaque rang d'écailles.

Le dessin qui se trouve le second sur la gauche s'exécute avec le fil le plus fin; tu le commences aussi en partant de ta gauche, et tu ne passes qu'un point dans chaque écaille pour aller à droite, et un point pour revenir à gauche.

Le dessin qui se trouve le troisième sur ta gauche s'exécute avec le fil le plus fin. Tu poses toutes ces lignes en les arrêtant au lacet, par un point, au commencement et à la fin. Quand toutes ces lignes sont croisées, que tu as arrêté ton fil par un point, tu tournes une fois ton aiguille autour d'une de ces lignes, tu arrives à une autre ligne qui la croise, tu les arrêtes ensemble, en passant alternativement en dessus, en dessous de ces quatre lignes, et tu tournes ainsi plusieurs fois de manière à former ce qu'on appelle le *point de perle*.

Le dessin qui se trouve le quatrième sur ta gauche s'exécute avec le fil le plus gros. Cette fois tu commences à partir de ta droite. Après avoir arrêté ton fil par un point au lacet de droite, tu vas faire un autre point au lacet de gauche et tu reviens sur ce fil, en le couvrant de points de feston; puis tu redescends sur ta droite en passant ton aiguille entre le tissu du lacet; et tu continues de même.

Les lignes droites, qui réunissent ces dessins avec le lacet du tour du cou, se font de même que les lignes précédentes.

Ce col se garnit d'un gros picot. Si tu

veux éviter cette dépense, fais, tout autour, le long du lacet, des écailles que tu arrêtes chacune par un point.

Ce col te paraîtra peut-être un peu grand, mais ce travail se rétrécit beaucoup.

Tu coudras ce col à un petit collet haut de 2 centimètres, et ce petit collet sera cousu lui-même à un corps de fichu.

Le n° 2 est la passe d'un bonnet de baptême quise brode au plumetis, sur mousseline, ou en points de cordonnet, sur jaconas; alors les feuilles et les pétales de la marguerite seraient découpées ainsi que te l'indiquent les petits points noirs. Les six petites boules ce sont six œillets.

Le n° 3 est le fond. La passe se fauourle, se fronce et se coud à surjet autour du cercle extérieur de ce fond; les moitiés de marguerites qui s'en détachent couvrent les points qui réunissent la passe au fond.

Ce rond peut se broder sur une pelote de mousseline ou de jaconas, garnie d'une bande, haute de 4 centimètres, terminée du bas par un des deux dessins de la passe. Au bas de ce dessin on ferait un feston inégal: petit sous la marguerite, plus grand sous les feuilles et les pois.

Cette marguerite se brode au plumetis sur le fond d'un gilet: en fil d'Écosse sur piqué blanc, en soie demi-torse sur velours ou sur casimir, couleur sur couleur, c'est-à-dire: noir sur noir — bleu sur bleu — jaune sur jaune — et gris sur gris.

Les n°s 4 et 5, ce sont des entre-deux qui se font en points de feston ou de cordonnet, et se découpent. Ils servent pour orner le dessus de l'ourlet d'un pantalon, d'un jupon, d'une robe de petite fille, et pour former un col dont je t'enverrai la garniture. Ces entre-deux servent aussi pour des bas de manches en jaconas. Si tu veux faire ces bas de manches en mousseline ou en tulle, ces entre-deux doivent être en tulle et imiter la dentelle. Pour cela, achète un tulle de la largeur d'un de ces entre-deux; avec un fil plat, très-fin, trace un de ces dessins sur le tulle, et, avec le même fil plat, cou-

vre ce dessin d'un point de reprise passé dans la longueur des feuilles, de manière à les couvrir entièrement, fais ainsi pour les pois. Bien entendu que tu ne croises pas de points sur ce point de reprise.

Le n° 6 est un écusson pour coin de mouchoir du matin, ou pour mouchoir d'homme; il se brode au plumetis, en coton blanc; on peut le broder de plusieurs couleurs. Par exemple: un écusson en coton rouge, l'autre en coton rouille; du côté rouge, faire la lettre rouille; du côté rouille, faire la lettre rouge; la fleur qui supporte les écussons serait en coton gros bleu: ces trois couleurs sont solides. Si le mouchoir est à vignettes de couleur on peut exécuter cet écusson en cotons des mêmes couleurs que les vignettes.

Le n° 7 est un dessin qui se brode en reprises, sur filet carré. D'abord, j'ai besoin de causer avec toi au sujet de ce dessin. Aimes-tu les ouvrages longs à faire et qui durent longtemps? les ouvrages qui sont toujours de mode, toujours utiles? les ouvrages que l'on lègue à ses arrière-petits-neveux? les ouvrages qui te feront honneur de ton vivant et après ta mort? Je t'entends me répondre: « Oui!... mais oui! voyons.... explique-toi! » — Eh bien, je commence. Il s'agit de faire une nappe d'autel, une couverture de lit, de table, de coussin, de pelote. Cet ouvrage n'est pas embarrassant, tu le vois!.... Voici comment s'exécute le filet carré.

Tu achètes une navette—un moule—du fil d'Irlande—et du beau coton plat. Tu prends un gros fil, tu fais une boucle à chacune de ses extrémités, tu attaches l'une à ton genou ou bien à un plomb; tu as monté ta navette avec le fil d'Irlande, tu attaches ce fil, à l'autre boucle, tu places ton moule sur ton doigt, dans cette boucle, tu fais une maille, — tu retires ton moule, retournes ton filet, et dans cette première maille, tu en fais deux. — Tu retires ton moule, retournes ton filet, fais une maille dans chacune de ces mailles; puis, dans la dernière tu

en fais une seconde, — tu retires ton moule, retournes ton filet, recommences, et, dans chaque dernière maille, tu fais toujours une seconde maille. — Lorsque tu en as quarante-trois, tu retournes ton filet, et en finissant chaque rang, tu prends toujours deux mailles ensemble, jusqu'à ce qu'il ne t'en reste plus qu'une, alors tu as un carré parfait. — Tu bâtis ce carré sur un morceau de papier vert très-ferme, et tu exécutes ce dessin en faisant une reprise, — pour cela, tu passes alternativement ton aiguille sur et sous les fils qui composent ces carreaux, — le talent est de laisser un peu dépasser le bout de son aiguillée de coton, et de le relever ensuite pour le cacher sous les autres brins de coton, — il faut aussi, autant que possible, ne reprendre de coton qu'à l'extrémité d'un dessin, et le moins souvent qu'on le peut.

Si tu me fais observer que ces oiseaux, ce bâton de perroquet, ces espèces d'étendards sont incorrects, et ne sont point semblables, que, cependant, ces deux défauts pourraient être aisément réparés; je te répondrai... C'est ce qui fait le charme de ces vieux dessins de guipure; on les regarde toujours... encore... on y revient sans cesse... ils font rêver... Ces oiseaux, bien exacts, bien pareils, on les regarderait une fois, ce serait fini... on n'y reviendrait plus... l'imagination n'aurait rien à y ajouter... Ah! nos trisaïeules savaient bien ce qu'elles faisaient, et le faisaient bien!

Si ce travail te plaît, j'ai une quantité de dessins à ton service, tous sujets différents, mais tous aussi gothiques.

Ne crois pas, cependant, que tu ne puisses pas voir bientôt la fin de ton ouvrage; ces dessins brillent d'autant plus quand ils sont entourés de carrés de percale bien mates; ces carrés, taillés sur ce modèle, sont tout simplement ourlés, et quelquefois ornés de points à jour. Je t'en enverrai un modèle; en attendant, fais trois ou quatre carrés semblables à celui-ci.

Le n° 8 a besoin d'un préambule.

Achète, chez madame Lefort, rue Mauconseil : du papier blanc, rose ou rouge, à 15 centimes la feuille. — Du carmin, pour 50 centimes. — Des calices, une douzaine, 30 centimes. — Des feuilles assorties, 50 centimes la grosse. — Du papier vert-sombre, 5 centimes la feuille. — Détache quelques brins de la barbe d'une plume. — Tu as une pince, — un pinceau — de la gomme ; et, pour ne pas me répéter, je te renvoie n° 11, page 62, année 1848.

Supposons que tu veuilles faire un œillet blanc, panaché de rouge. Prends du papier blanc : tailles-en 6 ronds sur le cercle qui entoure le n° 8. — Plie un de ces modèles en deux, puis en deux, puis en biais, pour en former le modèle n° 10. — Arrondis-le du haut. — Déplie ce modèle, il doit ressembler à ce n° 8 ; — replie-le en deux pour découper ces seize festons en petites dents, comme le bas de ce modèle, n° 8. — Déplie-le entièrement, étends-le sur une feuille de papier blanc. — Délaye, avec un peu d'eau, du carmin dans une soucoupe. — Dans ce carmin, trempe le pinceau, passe-le légèrement, le long des huit parties de ce modèle, en partant du centre, et en suivant l'espace indiqué par les trois lignes pointées, qui sont au milieu de chacune de ces huit parties. — Lorsqu'elles seront ainsi panachées, et que le carmin sera sec, retourne ce modèle, n° 8, pour le panacher de l'autre côté ; puis, quand ce côté est sec, avec tes ciseaux, sépare ces seize parties, en partant du bord, jusqu'au centre, ainsi qu'il est indiqué. — Plie ce modèle en quatre, de manière à ce qu'il soit semblable au n° 10. — Tiens le côté le plus large entre le pouce et l'index de ta main gauche. — Prends le plus étroit entre le pouce et l'index de ta main droite. — Tourne ce modèle, en le serrant le plus possible, et tu auras le n° 11. — Détourne-le pour le tourner dans l'autre sens. — Fais subir aux cinq autres modèles la même opération. — Il ne faut que quatre de ces modèles

pour l'œillet, les deux autres sont pour le bouton ouvert. — Ne déplie ces modèles qu'au moment de t'en servir.

Le n° 9 représente les trois brins détachés de la barbe d'une plume d'oie, qui servent pour l'œillet. — Il n'en faut que deux pour le bouton ouvert. — Pour friser ainsi ces barbes, tu les tiens de la main gauche, et les fais passer, l'une après l'autre, entre le dos de la lame d'un couteau, et le pouce de ta main droite.

POUR L'ŒILLET.

Choisis un fil d'archal n° 2 ; avec de la soie pistache, attache ces trois barbes à l'une des extrémités de ce fil d'archal, — rabats-la sur la soie.

Prends un des modèles n° 8, détourne-le pour le plier en deux et en former une espèce de cornet ; — avec de la soie, attache-le par la pointe, au bas de ces barbes ; — fais de même d'un second modèle n° 8, que tu attaches en face du premier, et ainsi pour les deux autres ; — arrête solidement par le bas, ces quatre modèles ; puis, noue ta soie. — Coupe le fil d'archal, à un millimètre au bas de cette soie, et rabats-le par-dessus. Prends un calice, ouvre-le, — avec ton pinceau mets de la gomme dans le fond, — avec une pince prends ces modèles n° 8, entre-les dans le calice où, avec cette pince, tu les enfonces fortement.

POUR LES FEUILLES.

Plie-les en deux dans leur longueur, depuis le bas jusqu'à la pointe. Il faut huit grandes feuilles pour la tige de l'œillet, six moyennes pour le bouton ouvert, et quatre petites pour le bouton fermé.

POUR LES BOUTONS OUVERTS.

Prends un fil d'archal n° 2, attache-y les deux barbes et les deux modèles qui te restent du n° 3 ; — coupe le fil d'archal, puis introduis-le dans le calice — attache-le à un fil d'archal n° 2 ; — entoure-le légèrement de ouate. — Choisis

une bande de papier vert-brun n° 2, — avec de la gomme colle cette bande au bas du calice — couvre le fil d'archal avec ce papier, jusqu'à 4 centimètres de distance, déchire-le, colle-le en le mouillant avec tes lèvres ; — prends deux des six moyennes feuilles, attache-les face à face, autour du fil d'archal — couvre-le de papier ; trois centimètres plus bas, déchire-le, — attache les deux dernières feuilles face à face, couvre de papier, déchire-le et colle-le avec de la gomme.

POUR LES BOUTONS FERMÉS.

Prends un calice, ne l'ouvre pas, attache-le à un fil d'archal n° 2, — couvre-le d'une bande de papier n° 2, et place les quatre petites feuilles comme au bouton ouvert.

POUR MONTER LA BRANCHE D'OEILLET.

Prends un fil d'archal n° 2, attache-y l'œillet — entoure ce fil d'archal d'un léger brin de ouate, couvre-la d'une bande de papier n° 2 ; — un peu plus bas, attache deux des huit feuilles, couvre de papier — un peu plus bas, attache le bouton ouvert, couvre de papier ; — un peu plus bas, attache deux feuilles, couvre de papier ; — puis, encore deux feuilles, couvre de papier, déchire-le et colle-le avec de la gomme.

Tu pourras faire ainsi des œillets entièrement roses — jaunes — blancs — ou rouges. — Avec des œillets sans feuilles, tu aurais deux touffes pour orner un chapeau, ou former une coiffure de bal. — Sur ces deux touffes d'œillets, attachées sur un ruban de la couleur des œillets, lequel ruban, formant une pièce sous chaque oreille, serait noué derrière, tu pourrais placer le fond de guipure de la planche IX, année 1848, en l'arrêtant avec des épingles sur ce ruban. Pour ce bonnet, je te renvoie n° 1, page 31, 1^{re} colonne, 1^{er} alinéa.

Le n° 12 est un œillet tout monté.

5 Ce fut, dit-on, René d'Anjou, ex-roi de

Naples qui, retiré en Provence, au commencement du seizième siècle, après la perte de sa couronne, cultiva le premier cette jolie fleur, dont une seule espèce, l'*œillet charmant*, est exotique. L'histoire rapporte qu'une des plus agréables distractions du grand Condé était de cultiver des œillets. Lorsque l'infortunée reine de France, Marie-Antoinette, était enfermée au Temple, elle recevait de temps en temps un petit billet consolateur, caché dans le calice d'un œillet... Mais quittons ces tristes pensées.

Le n° 13 est le poitrail d'un caparaçon pour levrette ou levrier ; on rapproche par une couture ce que l'on a ôté entre le chiffre 1 et le chiffre 5.

Le n° 14 est un des côtés du caparaçon ; il se taille carré pour les chiennes ; on brode les armes dans chaque angle ; pour les chiens il se taille arrondi en suivant la ligne pointée. Le chiffre ou les armes se brodent où se trouve le nombre 23. Les étoiles qui sont le long de la ligne droite indiquent où ce côté se réunit au poitrail. L'étoile qui est au-dessus du chiffre 9 indique que là se coud une ganse ronde qui va rejoindre l'autre côté. Ces caparaçons se font en drap bleu, gris, ou vert, et se garnissent d'un galon d'une couleur tranchante, cousu à plat sur la couture du dos, sur celle de chaque côté du poitrail, et à plat, tout autour, au-dessus de l'ourlet.

Le n° 15 est un fond de bonnet, il se taille en jaconas.

Le n° 16 est la passe.

On ourle cette passe tout autour. — On faux-ourle le fond, on le fronce et on le coud sous l'ourlet de la passe, en ayant soin que l'ourlet dépasse sur les fronces pour cacher les points ; on doit placer ce fond de manière à ce qu'il soit en biais.

Tu peux broder dans ce fond le semé du bonnet de baptême, et garnir le dessus, le tour de la passe et le fond avec une bande de jaconas au bord de laquelle tu as brodé la guirlande de ce même bonnet, en la ter-

minant du bas par un feston inégal : petit sous la marguerite, et plus grand sous les feuilles et les œillets. Ces dessins doivent être découpés où se voit un point noir. Ainsi, tu comprends : une bande tout autour de la passe, — une autour du fond, — une sur la passe, entre ces deux bandes. — A deux centimètres du bord, tu couds de chaque côté, sous cette passe, une bande de jaconas, terminée du bas par un feston et une guirlande semblable à celle des bandes.

Le n° 17 est un bas de manche qui dé-passe sous les manches de dessus. Il se fait en tulle et se garnit de dentelle. A partir du poignet du haut, il est en grosse mousseline, et à la hauteur du nombre 17, il se monte froncé sur une bande de mousseline double, ce qui n'est pas indiqué sur la planche.

Rien de nouveau en chapeaux, manteaux et robes. Ce sera pour le mois de janvier. Sais-tu ce qui me préoccupe pour donner en étrennes ? c'est un trousseau de poupée. Ces demoiselles sont classées par numéros, de 1 à 12 ; celles n° 1 sont grandes de 35 centimètres. Voilà le prix d'un trousseau acheté rue de Hanovre, n° 21 : Une chemise, — une jupe, — un mouchoir, 25 centimes chaque, — un bonnet 50 c., — bas et bottines, 1 fr. 25 c., — chapeau, aussi 1 fr. 25 c., — mantelet, 1 fr. 50 c., et une belle robe de soie, 3 fr. Jouer à la poupée rend les jeunes filles adroites aux travaux des femmes, cela leur apprend à aimer, à soigner leurs petites sœurs... je me souviens combien j'étais heureuse et fière quand je portais ma poupée... ma fille, dans mes bras !

Puisque voilà l'hiver, je me hâte de t'indiquer un *collier-frileuse* dont tu peux parer tous les cous de ta connaissance.

Achète deux aiguilles en bois, de 3 centimètres et demi de circonférence — de la laine dix fils. — Monte 32 mailles, — on tricote toujours à l'endroit. — la première aiguille, tricote-la serrée, — tricote très-lâches les autres aiguilles, tu en fais ainsi 38, — la

dernière, tricote-la serrée, — ferme ce tricoten rabattant une maille sur l'autre. — Enfile une aiguille de cette même laine, passe-la entre les mailles du dernier rang de l'un des côtés de ce tricot, — serre ces mailles en les rapprochant toutes, comme si tu fermes une bourse au filet, — arrête ta laine, — fais de même au côté opposé, — retourne ce collier, — tresse de la laine de manière à avoir deux longueurs de 20 centimètres chacune, — coupe des bouts de laine longs de 12 centimètres, — avec ton aiguille enfilée de laine, arrête, dans le milieu, une quantité de ces bouts de laine, — replie-les sur eux-mêmes, et, avec ton aiguille, réunis-les à 1 centimètre plus bas que le milieu... tu as fait un gland, — tu y ajoutes une espèce de bride pour le suspendre au bout d'une des longueurs de tresse de 20 centimètres, laquelle tresse tu couds à l'un des côtés du collier — tu en fais autant pour l'autre côté. — On porte ces colliers blancs ou roses, on se les noue au cou pour aller au jardin, — pour revenir de soirée, — chez soi, si l'on travaille loin du feu. — Quand on ôte ces colliers, on les porte noués au bras, — on les suspend à une espagnolette. — Ils reviennent à 30, 40 ou 50 centimes, cela dépend de la beauté de la laine...

Une lettre m'arrive d'Allemagne : voici ce qu'elle contient :

Un prêtre, disant la messe au Saint Sépulcre, à Jérusalem, entendit, il y a quelque temps, une voix qui, sortant du Saint Tombeau, récitait la prière suivante, et ajoutait : « Il va tomber sur l'Europe de » grands maux : ceux qui diront cette » prière seront sauvés. »

PRIÈRE.

« Nous avons recours à vous, Dieu » grand, Dieu saint, Dieu immortel, ayez » pitié de nous et de tout le genre humain.

» Purifiez-nous de nos péchés et de » nos faiblesses, par votre sang divin, » maintenant et dans l'Eternité. Amen ! »

La lettre était ainsi terminée : « Il faut

réciter cette prière tous les jours et en faire neuf copies, pour les distribuer à vos amies. » A ce titre, je te l'envoie.

Notre correspondance est finie pour cette année, ma chère amie, et ce n'est jamais sans tristesse que je te dis, Adieu !... mais il dépend de toi que je te dis, Au revoir !... et j'espère que tu me le diras.

Tu le vois, ton Journal a tenu toutes ses promesses. Pour l'année 1849, tu auras deux feuilles de musique de plus ajoutées aux

deux que tu reçois déjà ; de mon côté je ferai mes efforts afin que tu sois contente des nouveaux ouvrages que je vais apprendre en ton honneur.

Tu sais que le 1^{er} numéro, celui du 15 janvier 1849, paraîtra du 20 au 25 décembre, afin que tu puisses le recevoir pour étrennes.

Adieu ! n'oublie pas celle qui t'est toute dévouée, et à toujours.

L'explication du rébus est à la table.

J. J.

ÉPHÉMÉRIDES.

28 décembre 1622. — MORT DE SAINT FRANÇOIS DE SALES.

François de Sales, évêque de Genève, appartenait à une famille noble de la Savoie, qui existe encore. Il décéla, dès son enfance, les plus heureux penchants ; beau et spirituel, noble et riche, il se donna tout au Seigneur, et le servit dans le saint ministère avec une douceur, une prudence, que les protestants eux-mêmes admiraient. D'abord coadjuteur, puis évêque d'un diocèse où les doctrines de la réforme avaient fait de grands ravages, son zèle et ses vertus obtinrent tant de conversions, que le pape Clément VIII lui adressa un bref de félicitations, où il le compare à saint Paul. L'humble évêque se regardait cependant, d'après la parole du Sauveur, comme un serviteur inutile.

Particulièrement aimé de Henri IV, le bon roi voulut lui donner une pension de 3,000 livres, comme un gage d'affection ; mais François de Sales lui écrivit : « Je » remercie de tout mon cœur Votre Ma- » jesté du souvenir qu'elle daigne avoir de » ma petitesse. J'accepte, oui, j'accepte » avec un très-grand plaisir votre royale » libéralité. Mais vous me permettrez, Sire, » de vous parler franchement : Grâce à » Notre Seigneur, je suis maintenant dans » une telle situation, que je n'ai point be- » soin de cette pension ; c'est pourquoi je » prie Votre Majesté d'avoir pour agréable » qu'elle me soit conservée entre les mains

» de votre trésorier des épargnes, pour » pouvoir m'en servir quand j'en aurai » besoin. » Henri apprécia la délicatesse de ce refus. Il allait souvent aux sermons de l'évêque, qui prêcha le Carême à Paris, « parce que, disait-il, je me sens devenir » meilleur en l'écoutant. »

L'amitié la plus forte, la plus solide et la plus pure lia le saint évêque à la baronne de Chantal, grand'mère de madame de Sévigné. Sous sa direction, avec ses conseils, elle fonda l'ordre de la Visitation, destiné surtout aux veuves et aux personnes âgées qui désiraient se donner à Dieu. Ce fut pour la Mère de Chantal que François de Sales composa ses principaux ouvrages, remplis d'une piété si tendre, d'une si onctueuse douceur, d'une naïveté si charmante et parfois si poétique. Toujours occupé des fonctions pastorales, du soin des âmes et des œuvres de charité, l'évêque de Genève tomba au milieu de sa course. La nuit de Noël, il célébra pontificalement la messe de minuit, à l'église de la Visitation de Grenoble ; le surlendemain, il fut frappé d'apoplexie, et remettant aussitôt sa volonté entre les mains du Seigneur, il ne s'entretint plus que de l'autre vie. « Pourquoi pleurer ? disait-il à ses ser- » viteurs ; il faut louer Dieu quand une » âme entre dans ce monde et quand elle » en sort. » Dès que l'agonie commença, on

récita les litanies des saints ; et à ces mots : *Omnes sancti innocentes, ora pro eo*, le bienheureux François rendit le dernier soupir, à l'âge de cinquante-six ans. « Tout

par amour, rien par force, » était son mot habituel. Ses ouvrages les plus connus sont : *Introduction à la vie dévote*, et *Traité de l'amour de Dieu*.

MOSAIQUE.

LES HEURES COMPARÉES DANS TOUTES LES PARTIES DU GLOBE.

A Paris quand le cadran marque midi :

A St-Petersbourg il est 10 heures 8 minutes.

A Madrid midi 22 minutes.

A Calcutta 6 heures 16 minutes.

A Rome 11 heures 20 minutes.

A Göttingue 11 heures 30 minutes.

A Quito 5 heures 24 minutes.

A Alger 11 heures 57 minutes.

A Munich 11 heures 23 minutes.

A Londres midi 10 minutes.

A Rio-Janeiro 3 heures.

A Munster 11 heures 39 minutes.

A Pékin 4 heures 24 minutes.

A Constantinople 10 heures 14 minutes.

A Copenhague 11 heures 19 minutes.

A New-York 5 heures 5 minutes.

A Vienne 11 heures 4 minutes.

A Mexico 6 heures 46 minutes.

A Berlin 11 heures 16 minutes.

A Dublin midi 35 minutes.

(Akhbar.)

Pour une âme chrétienne, aimer Dieu, c'est la fin ; aimer ses frères, c'est le moyen. SAINT THOMAS D'AQUIN.

Il vaut mieux s'exposer à l'ingratitude que de manquer aux misérables.

LA BRUYÈRE.

Marchez à la tête des idées de votre siècle, ces idées vous suivront et vous soutiendront.

Marchez à leur suite, elles vous entraînent.

Marchez contre elles, elles vous renversent.

(1830. *Fragments historiques*.)

LOUIS-NAPOLÉON BONAPARTE.

Le perfectionnement moral est le but de l'existence. M^{me} DE STAEL.

Toutes les âmes n'ont pas une égale aptitude au bonheur, comme toutes les terres ne portent pas également des moissons.

CHATEAUBRIAND.

RÉBUS.



1848



A $\frac{1}{2}$



TABLE

DES MATIÈRES CONTENUES DANS CE VOLUME.

(SEIZIÈME ANNÉE.)

INSTRUCTION.

HISTOIRE DES MODES FRANÇAISES, par M. Émile de la Bédollière, 13^e article, page 1. — 14^e article, 33. — 15^e article, 65. — 16^e article, 97. 17^e et dernier article, 129. — DE L'ENCENS, par M^{me} E. R., 161. — LES FAISCEAUX, 193. — LES SOUFFLETS MNÉMOTECHNIQUES, par M. Émile de la Bédollière, 255. — CLÉMENTINE ISAURE, par le même, 257. — UNE JOURNÉE A POMPEÏ, par M^{me} Angélique Arnaud, 289. — LES FEMMES DES HOMMES ILLUSTRÉS, par M^{me} E. Surville, 1^{er} article, 321. — 2^e article, 333.

BIBLIOGRAPHIE.

HISTOIRE DE L'ALGÉRIE, par M^{me} la comtesse Drohojowska, page 2. — 2^e et dernier article, 34. — HISTOIRE DES MŒURS ET DE LA VIE PRIVÉE DES FRANÇAIS, par M. Émile de la Bédollière, 2^e article, 66. — ESSAI SUR L'ÉDUCATION DOMESTIQUE, par M. Delacombe, 98. — HISTOIRE DES MŒURS ET DE LA VIE PRIVÉE DES FRANÇAIS, 3^e article, 131. — CONSEILS POUR FAIRE FORTUNE, par Franklin, 162. — MOIS DE MARIE, par M^{me} E. R., 194. — PARABOLES DE KRUMMACHER, 227. — LETTRES SUR L'ÉDUCATION DES FEMMES, par M^{me} Bachellet, 261. — MARIE, PATRONNE DE LA FRANCE, par M^{me} E. R., 292. — MADELEINE, de Jules Sandeau, 323. — LA BOTANIQUE DES DEMOISELLES, de M. Audouin, 337.

LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE.

LA JEUNE ANNÉE, par miss Élisabeth Carey M'Crea, page 5. — LE PREMIER HOMMAGE DU CHANT D'UNE JEUNE FILLE, 37. — L'EMPEREUR RODOLPHE MOURANT, 71. — LE CHARDONNET, fable, 100. — MENU D'UN DINER DE NOËL, 133. — MÉTASTASE SUR LE TOMBEAU DE MARIE-THÉRÈSE, 166. — LE MEILLEUR MONDE, 193. — ROME ANCIENNE ET ROME MODERNE, 228. — A UNE TOUTE PETITE FILLE, 262. — LA NUIT DES MORTS, 296. — LE TEMPS, 330. — LE SEIGNEUR DE AHRENS, 359.

ÉDUCATION.

HASSAN LE CÉLESTE, par Henri Martin, page 7. — CE QUE L'ON DIT ET CE QUE L'ON PENSE, par N. Fournier, 14. — LES DEUX SOEURS, par M^{me} Clémence Lalire, 38. — LE COURSIER DE CONRAD, par M^{me} Sybilla, 42. — SARAH MAC FARLANE, par M^{me} Laure Prus, 72. — L'HOSPITALITÉ, par M^{me} Éveline Ribbecourt, 78. — JEANNE GRAY, par M^{me} Laure Prus, 101. — UNE MESSE A LA CHAPELLE SIXTINE, par M^{me} Angélique Arnaud, 113. — DEUX DESTINÉES, par M^{me} Éveline Ribbecourt, 134. — LES SEPT SOEURS, par M^{lle} Noémi Thévenin, 142. — LE GANT, par M^{me} Edmée de Syva, 185. — SAINTE CÉCILE, par M^{me} E. R., 174. — LA FILLE DU SCULPTEUR, par M^{me} Laure Prus, 196. — LE RETOUR AU VILLAGE, par Alexandre Dumas fils, 201. — LA VIEILLE FILLE, par N. Fournier, 229. — LORD WILLIAM, par M^{lle} Noémi Thévenin, 237. —

HISTOIRE DE LA REINE GONDEBERGE, par feu M^{lle} Antoinette Quarré, 263. — PEUR, BONHEUR ET PEINE, par M^{me} Eulalie Bayoux, 272. — CATHERINE, épisode de 1815, par M^{me} Clémence Lalire, 296. — LE PRIX DE LA VIE, par M^{me} Éveline Ribbecourt, 303. — LES ORPHELINS DE SIENNE, par la même, 330. — LE TESTAMENT, par la même, 360.

POÉSIE.

L'OIE ET LE CANETON, fable, par le marquis de Varennes, page 23. — LA VEILLÉE DE NOËL, par Georges Olivier, 50. — LES JEUNES MÈRES, par M^{me} Adais Ségalas, 83. — LA MÈRE ET L'ENFANT, par Léon Magnier, 116. — LE SAPIN, apologue, par M^{lle} Charlotte d'Ambry, 141. — L'ÂME, par Gribouedof, 175. — LA FEMME DU MONDE, par M^{me} Adais Ségalas, 209. — LA FILLE DE JAÏR, par Alexandre Dumas fils, 239. — LA VENGEANCE DES FLEURS, par Léon Magnier, 276. — LES DEUX BOURDONS, fable, par le marquis de Varennes, 399. — L'ARCHEVÊQUE MARTYR, par Désiré Légière, 335. — Melancolie, par feu M^{lle} Antoinette Quarré.

REVUE DES THÉÂTRES.

JÉRUSALEM, paroles de MM. Alphonse Royer et Gustave Vaez, musique de G. Verdi, page 21. — LES ARISTOCRATIES, par M. Étienne Arago, 51. — LA FIN DU MONDE, par MM. Cogniard frères, 83. — LÉONIE, par M. Léon Laya, 117. — LA FEMME BLASÉE, par M. N. Fournier, 143. — LE MARCHAND DE JOUETS D'ENFANTS, par MM. Mélesville et Léon Guillard, 178. — L'APPARITION, paroles de M. Germain Delavigne, musique de M. Benoist, 211. — HIPPODROME, 241. — NISIDA, pantomime, par MM. Deligny et Auguste Mabilley, musique de M. Benoist, 277. — JEANNE MATHIEU, par M. N. Fournier, 309. — NAPOLÉON ET JOSÉPHINE, par M. Dallièr, 337. — UN COUP DE PINCEAU, par MM. Léonce et Hippolyte Raimbaut, 370.

MÉLANGES.

PHARMACIE PORTATIVE, par le docteur Raymond, page 149. — LE PONT-AU-CHANGE, par P. L. Jacob, bibliophile, 176. — L'HÔTEL DE VILLE, par le même, 243.

NÉCROLOGIE.

MADAME EUGÈNE-ADELAÏDE D'ORLÉANS, page 49. — M. DE CHATEAUBRIAND, 248. — M^{lle} ANTOINETTE QUARRÉ, 280. — M. VATOUT, 369.

BEAUX-ARTS.

SALON DE 1848, pages 152-185-214.

ÉNIGMES.

N^o 1, page 250 et 277. — N^o 2, 315 et 342.

ÉCONOMIE DOMESTIQUE.

Manière de relever les patrons, page 57. — Menu d'un dîner de 18 personnes, 90. — Sirops et confitures, 216. — Confitures de poires d'Angleterre, 281. — Pommade de Dupuytren, 316.

CORRESPONDANCE.

PLANCHE I. *Broderie* : Canezon — col — coin de mouchoir — sa garniture — écusson — képy — semé — entre-deux. *Crochet* : Bonnet d'enfant. *Patrons* : Manteau oriental — capuchon. *Modes* : Bonnet du matin — coiffure en velours, page 28. PLANCHE II. *Broderie* : Col — manchette — coins de mouchoirs — alphabet. *Tapisserie* : Pantouffles — tabouret — cabas. *Tricot* : Bras et dossier de fauteuil — cache-nez — coussin. *Fleurs en papier* : Grenade. *Patrons* : Guêtres d'enfants — corsage à pointe — corsage avec pincées — pèlerine, 57. PLANCHE III. *Broderie* : bonnet de baptême — voilette — écharpe — pelote — alphabet de minuscules pour marquer le linge. *Patrons* : Chemisette de flanelle pour femme — gilet à plastron pour homme. *Ouvrages de fantaisie* : Abat-jour. *Modes* : Bonnet — bas de manches, 91. PLANCHE IV. *Broderie* : Col et manchettes découpés — alphabet de majuscules pour marquer le linge — coin de mouchoir. *Crochet* : Nappe d'autel — manteau de lit. *Lingerie* : pantalon de petit garçon. *Modes* : Bonnet à barbes — bonnet de dentelle. *Patrons* : Mantelet *Griseldis*, 122. PLANCHE V. *Broderie* : Pâle — semé — portecigare — bas de jupon — mouchoir — garniture de bonnet de nuit — chiffres arabes et chiffres romains pour marquer le linge. *Tapisserie* : Bretelles. *Modes* : Fichu-pèlerine. *Patrons* : Corsage — escarcelle — ceinture de santé, 135. PLANCHE VI. *Broderie* : Alphabet renaissance — coins de mouchoirs — bonnet — boutonnières pour chemises d'homme — Amélie — Bathilde. *Tricot* : Dentelle étoilée. *Filet* : Bourse et sac. *Modes* : Chapeau. *Travaux de fantaisie* : Page manuscrite, 187. PLANCHE VII. *Broderie* : Bonnet d'homme — écusson — clémence. *Tapisserie* : Pantoufle — chaise — cabas. *Tricot* : frange-passementerie. *Fleurs en papier* : Renoncule. *Lingerie* : Broderie en ruban pour mouchoir — entre-deux — bas de pantalon. *Patrons* : Blouse russe. *Ouvrages de fantaisie* : Bobèches en papier, 218. PLANCHE VIII. *Broderie* : Coins de mouchoir — dessin pour jupon — camisole — Denise — Estelle Florence — col et manchette en lacet — col de deuil. *Tapisserie* : chat, pour rond de serviette — cabas — tabouret. *Crochet* : bonnet d'enfant. *Tricot* : Point de Paris pour châle — manteau de lit. *Patrons* : Corsage à gerbe, 231. PLANCHE IX. *Broderie* : Bonnet en lacet — Sachet pour mouchoirs — col et manchettes découpés — entre-deux — coins de mouchoirs — bas de jupon — dessin de camisole — de taie d'oreiller — Gabrielle — Hélène. *Crochet* : Col. *Tricot* : Dentelle — entre-deux. *Patrons* : Pardessus — corset. *Tapisserie* : Moulin pour cabas — tabouret — chaise — pelote, 282. PLANCHE X. *Broderie* : Botines d'enfant — semé pour gilets — Isaure — Juliette — écusson — encadrement de mouchoir — broderie anglaise pour bas de jupon — camisole — peignoir — taie d'oreiller. *Guipure* : Pour pelote — coussin — manteau de lit — boutonnière. *Patrons* : Katzawek à revers — camisole de nuit, 315.

PLANCHE XI. *Broderie* : col et manchette — coins de mouchoir, broderie anglaise — écusson pour mouchoir d'homme — katinka — boutonnière — *Tapisserie* : Chien pour descente de lit — tabouret — chaise — pelote. *Crochet* : Manchette — point carré. *Ouvrages de fantaisie* : Cartes pour marquer la place des convives. *Patrons* : Manteau schériffa. *Modes* : Chapeau, 343. PLANCHE XII. *Broderie* : col en lacets — bonnet de baptême — semé pour gilet — écusson — entre-deux, broderie anglaise. *Fleurs en papier* : Œillet. *Patrons* : Bonnet du matin — caparaçon pour levrette. *Lingerie* : bas de manche. *Filet* : Oiseaux en reprise, 375.

ÉPHÉMÉRIDES.

JANVIER : Prise de Grenade, page 32. — FÉVRIER : Mort de Desmahis, 64. — MARS : Naissance de Michel-Ange, 93. — AVRIL : Mort du bienheureux Nicolas de Flue, 127. — MAI : Mort de Christophe Colomb, 160. — JUIN : Mort de M^{re} de Staël, 191. — JUILLET : Bataille de Tolosa, 224. — AOUT : Institution de l'ordre de Saint-Michel, 235. — SEPTEMBRE : Naissance de J. F. Savonarole, 387. — OCTOBRE : Réclusion d'Agnès Durochier, 319. — NOVEMBRE : Naissance de Schiller, 351. — DÉCEMBRE : Mort de saint François de Sales, 381.

MOSAÏQUE.

Pages 32, 64, 96, 128, 160, 192, 224, 256, 288, 320, 352, 382.

RÉBUS.

Page 32. Les sots depuis Adam sont en majorité. — 64. Bon chien chasse de race. — 96. Charité bien ordonnée commence par soi-même. — 96. Nécessité n'a pas de loi. — 128. Il ne faut pas compter sans son hôte. — 160. Sur les ailes du temps la tristesse s'envole. — 192. A tout pécheur miséricorde. — 224. Il ne faut point mettre à son doigt d'anneau trop étroit. — 256. Le cœur ne se lit pas toujours sur la figure. — 288. Selon ta bourse guide ta bouche. — 320. Le mensonge et les vers de tous temps sont amis. — 352. Le sage entend à demi-mot. — 382.

LITHOGRAPHIES.

HASSAN LE CÉLESTE, page 1. — LE TESTAMENT, 333.

GRAVURES DU SALON,

SAINTÉ CÉCILE, page 161. — LE RETOUR AU VILLAGE, 193.

ILLUSTRATIONS.

JEANNE GRAY, page 181. — CATHERINE, 300. — MUSIQUE.

LA PIERRE FINE, romance, page 65. — LE DÉSERTEUR, quadrille, 257.

TAPISSERIES COLORIÉES.

Bande pour chaise — tapis — coussin, page 1. — Lambrequin pour cheminées — pour fenêtres — alcôves et portières, 129.

GRAVURES DE MODES,

Modes de printemps, page 32. — *Modes d'été*, 129. — *Modes d'automne*, 225. — *Modes d'hiver*, 321.